Raconte - moi ...

ton chemin de l'école ...

éditions *GArae* Hésiode

Compilation des textes du concours
de rédaction

Sur le chemin de l'école,

organisé par l'Ethnopôle Garae
et la Ville de Carcassonne - Musée de l'École

2020

Cette compilation de textes résulte du concours de rédactions
Sur le chemin de l'école,
organisé conjointement par l'Ethnopôle Garae
et la Ville de Carcassonne - Musée de l'École en 2020.

Nous remercions tous les participants au concours
et nous adressons toute notre gratitude
aux membres du jury du concours :
Dominique Baudreu, Bruno Boban, Pascal Charras et Jean Valina,

aux bénévoles et personnels du Musée de l'École
de la Ville de Carcassonne : Émilie Frafil et Anne-Marie Le Bon,

aux bénévoles et personnels de l'Ethnopôle Garae :
Christine Bellan et Sylvie Sagnes.

Illustration de couverture : carte postale de Jeanne Lagarde-Czinober (1911-2012)

Avant-propos

Sylvie Sagnes

Les textes de ce volume ont été composés dans le cadre d'un concours de rédaction, dont l'organisation en 2020 résulte de la rencontre entre deux intentions : celle de l'Ethnopôle GARAE, en quête de témoignages sur ce trajet quotidien de l'enfance, celle de la Ville de Carcassonne, soucieuse de voir son musée de l'École redevenir force de propositions culturelles.

Chacun des participants s'est pris au jeu, moins désireux de se hisser tout en haut du tableau d'honneur, que gagné par le plaisir d'écrire, le charme de ses souvenirs, la nostalgie de son enfance. La moisson, de fait, s'avère à la hauteur des espérances, confirmant l'importance qu'a revêtue pour chacun ce chemin et que, sous des plumes plus austères, laissent par ailleurs entrevoir la sociologie, la psychologie, les sciences de l'éducation et les *childhood studies* dans les rares études qu'elles lui consacrent.

Pour la plupart, les travaux en question focalisent l'attention sur les risques encourus par les enfants au long de ce trajet (accidents, enlèvements, harcèlement, poids du cartable, etc.) ou sur l'impact de ce déplacement sur l'acquisition des capacités motrices, spatiales, cognitives, comportementales, sociales ou organisationnelles. L'on se doute bien que les interrogations susceptibles de produire ce type de données n'ont pas été exactement celles qui taraudaient les organisateurs de ce concours, lesquels avaient plutôt l'ambition de recueillir des expériences singulières, à travers lesquelles appréhender ce lieu inaperçu de l'enfance et tout ce qu'il s'y joue pour celui qui aspire à devenir grand.

C'est à cette autre lecture, à géométrie variable, que ce recueil se prête. L'analyse, ou plutôt l'esquisse d'analyse, y est donnée à lire comme en filigrane. Celle-ci, plus proche des interprétations envisageant le chemin de l'école comme « une interface », « un espace interstitiel » ou « un tiers-lieu » et l'enfant comme capable d' « agentivité » ou d' « *agency* », ne se veut pourtant pas directive, laissant libre le lecteur de tourner les pages à sa

guise. Ainsi les textes se suivent-ils dans l'ordre alphabétique des auteurs, qui en vaut bien un autre. Ce faisant, quelques mots-clés ou *tags* ont été ajoutés en marge de chacune des contributions, avant d'être repris dans un index, quant à lui affranchi de l'ordre arbitraire de l'alphabet pour se voir thématiquement organisé, invitant chacun à une lecture plus problématisée.

Quoi qu'il en soit, d'un feuilletage l'autre, il appartient au lecteur de tirer parti de la marge d'interprétation que « nos » auteurs, comme tout auteur, lui accordent et d'assumer la part d'auctorialité et donc de créativité que toute lecture suppose, afin de se donner les mots-clés qui feront sens pour lui. Ainsi équipé, il pourra arpenter les chemins d'écriture que les auteurs nous offrent si généreusement en partage, afin de trouver son propre chemin de lecture.

Salomé Alvaro
CM 2

Ieu quand vau a l'escòla vesi fòrça arbres, camps e vinhas. Davali una granda penda amb plen de viratges. Gaiti los luminaris de Cauna de Menerbés qu'esclairan la nuèit. Passi davant una granda estatua de marme puèi davant l'estacion servici. A la sortida del vilatge la rota monta, monta, talamanet que vesi pas que lo cèl ! La rota es longa abans d'arribar a Villegly. Aquí prenèm la carrièra principala e contunham tot dreit. Sortissèm lèu del vilatge puèi nos encaminam cap a Villalier. Los ostals i son sarrats e nombroses. Escampi un uèlh cap a la pizzeria, passam sus un pont verd e contunham ! Qualques viratges mai luènh lo caireforc de Bezons nos espèra ! Ara anam cap a la zona del pont Roge amb totas sas grandas botigas e son cinèma grandaràs ! Encara qualques minutas e serai davant lo portalh tot nòu de la Calandreta ! Un bocin de rocada, un darrièr viratge e i soi enfin !

Moi quand je vais à l'école, je vois beaucoup d'arbres, des champs et des vignes. Je descends une grande pente avec beaucoup de virages. Je regarde les luminaires de Caunes Minervois qui éclairent la nuit. Je passe devant une grande statue de marbre puis devant la station-service. A la sortie du village, la route monte, monte, tellement que je ne vois plus que le ciel ! La route est longue avant d'arriver à Villegly. Là, nous prenons la rue principale et nous continuons tout droit. Nous sortons rapidement du village et nous nous dirigeons vers Villalier. Les maisons sont rapprochées et nombreuses. Je jette un œil vers la pizzeria, nous passons sous un pont vert et nous continuons ! Quelques virages plus loin, le carrefour de Bezons nous attend ! Maintenant nous allons vers la zone du Pont Rouge avec toutes ses boutiques et son grand cinéma ! Encore quelques minutes et je serai devant le portail tout neuf de la Calandreta ! Un petit morceau de rocade, un dernier virage et j'y suis enfin !

* village
* voiture

amoureux ✻
camion militaire ✻
car ✻
école buissonnière ✻
frère ✻
fruits ✻
mer ✻
rencontres ✻

Annick Arnaud

Chemins de l'école

Je me trouve dans la cour de l'école de bonnes sœurs, située en bordure de la plage. Ma mère m'a sûrement accompagnée pour m'y rendre le matin, je ne me sens pas bien, c'est le jour de la rentrée, et je ne suis encore jamais allée à l'école. Cette idée ne me sourit pas du tout. Je n'ai aucun souvenir de la classe. Mais mon chemin de l'école à l'envers, celui-là m'a marqué. La cloche a sonné pour la première récréation, je suis seule dans la cour où les élèves s'égaillent, je me plaque quant à moi contre le mur qui borde l'école, je glisse lentement vers le portail resté ouvert, le regard fixé sur le centre de la cour, et tout d'un coup, je franchis la frontière de ce lieu où je ne veux pas être et m'enfuis sur la plage en contrebas d'un haut mur qui me cache à la vue. Personne ne semble s'en être aperçu. Je file à toutes jambes, le cœur battant, pleurant à moitié, consciente d'avoir osé faire ce qui ne se fait pas, ne sachant pas encore ce que signifie l'école buissonnière, et je regagne la maison, cette fois pleurant à chaudes larmes, alarmée par ce qu'on va sûrement me dire. Je ne veux pas aller à l'école, en tout cas pas dans cette école avec ces bonnes sœurs.

Quelle idée était venue à mes parents de me mettre à l'école des bonnes sœurs, où n'étaient jamais allés mes frères et sœur plus âgés ? Dans les jours immédiats, on me conduira à l'école publique. Et là je vais seule, sans autre écolier non plus pour m'accompagner, en marchant sur les bas-côtés herbeux de la route qui n'est pas encore une rue bitumée. La circulation n'est pas importante, il n'y a guère de danger. Le meilleur moment, c'est de m'arrêter à la petite épicerie qui se trouve dans la rue de l'école. J'ai quelques sous en poche pour avoir dit à mes parents qu'il me les fallait pour payer une séance de cinéma, invention le plus souvent que je renouvelle avec prudence toutefois, mon deuxième larcin ?

Quelques années plus tard.

Il est l'heure de me poster au lieu du rendez-vous matinal. Il est juste à la sortie du grand jardin, plein de bougainvillers et de flamboyants odorants, le sol jonché de mangues écrasées dont le parfum me soulève le cœur, et qui entoure la vaste bâtisse qui abrite deux familles, la mienne et celle de nos voisins, les Taton. Ils ont deux enfants qui vont eux aussi à l'école primaire, dont Gilles, qui a mon âge et dont je suis amoureuse. Tous les matins nous attendons le camion de la Marine nationale qui doit passer nous prendre pour nous emmener jusqu'à l'école primaire de Tanambao. Il arrive peu après, deux matelots sautent de l'arrière du camion, abrité par une bâche, et dans lequel se trouvent deux rangées de bancs où nous nous serrons les uns à côté des autres après que les matelots nous ont prêté la main pour nous aider à monter. J'essaie de me placer à côté de Gilles. Le camion traverse toute la ville de Diégo-Suarez car notre école se situe à son extrémité, loin du quartier « colonial » où nous habitons. Il fait chaud le plus souvent, même s'il pleut, ce qui arrive souvent selon la saison. Nous sommes bringuebalés dans ce camion, surtout à l'approche de Tanambao, où les routes sont abimées. Là on saute plus qu'on ne descend du camion, et on se presse d'abord auprès des petits marchands de jujubes qui les ont disposés par terre sur du papier journal et qui ne coûtent que quelques centimes de francs CFA. On s'en met dans les poches pour les manger à la récréation. Je retrouve mes copines malgaches, Justine et Céline-Augustine, et nous entrons dans la cour de l'école, ouverte à tous vents. Je suis à nouveau dans une école de bonnes sœurs, car il n'y en a pas d'autres en primaire…

Quelques années plus tard encore.

Il est horriblement tôt je trouve, il fait encore nuit et je ne suis pas débarrassée de ce cafard qui m'envahit quand je dois me lever pour aller à l'école. Je remonte le court chemin qui conduit de notre maison à la route, pour attendre le car qui m'emmènera à Lorient, à six kilomètres. D'autres personnes attendent comme moi, quelques très rares adultes, mais surtout des élèves du secondaire, car il n'y a pas de lycée dans le village où je vis. Quelques voisins parmi eux, mais pas des amis. Tous se pressent pour monter dans le car, mais

H. Le Layet et E. Leroy,
Vocabulaire, CE1,
Ed. Classiques Hachette,
1957, p. 4

je déteste ça, du coup je monte presque toujours la dernière. Je dois prendre les cars bleus, car malheureusement je ne suis pas abonnée aux cars verts qui passent plus souvent, l'abonnement coûte plus cher m'a dit ma mère. Mais c'est surtout pour rentrer le soir que j'enrage à voir passer les cars verts sans pouvoir monter dedans. Dans le car il y a deux rangées de sièges de part et d'autre du couloir central où se tient la receveuse qui nous poinçonne notre carte. J'aime bien quand c'est Madame Cheval qui est de service. Madame Cheval porte un énorme chignon de cheveux teints dans un noir très foncé qui accentue ses traits déjà vieillissants, d'autant qu'elle est outrancièrement maquillée. Elle est si grosse que quand on doit rejoindre ou quitter son siège, on est pressé contre sa très volumineuse poitrine. Elle est aussi très gentille et je trouve cette promiscuité plaisante. Madame Cheval vit avec son fils, plus âgé que moi, un beau garçon me semble-t-il, dans une « baraque américaine » ainsi qu'on nomme ces constructions en bois rapidement et sommairement érigées à la fin de la guerre, toutes proches de chez mes parents et qui seront abattues quelques années plus tard. À côté de la baraque de Madame Cheval, coquettement décorée de fleurs, habite un vieil ivrogne qu'on appelle Bijou, je n'ai jamais su pourquoi. Les fenêtres de sa baraque à lui, devant laquelle passe le car, sont bouchées avec du papier journal. Ça me fait vaguement peur. On l'aperçoit parfois qui clopine sur la route qu'on emprunte. Quelquefois je prends le car en même temps que mon frère, mais jamais il ne consent à s'asseoir sur un siège voisin du mien. Il a trois ans et demi de plus que moi, et il redouble tant de classes que je le rattrape... Son animosité à mon égard m'est très pénible, surtout dans ce car où nous sommes confinés et où je ne retrouve pas de copines, je n'y peux cependant rien. En fin d'après-midi, en rentrant de Lorient, le chauffeur arrête régulièrement le car devant la porte d'un petit bistrot au lieu-dit le Petit Bouchon, qui se trouve sur le bord de la route et on attend patiemment à l'intérieur qu'il ait fini de boire son coup, sans marquer le moindre étonnement devant cette halte quand il remonte à bord. Ce trajet de retour de l'école me paraît toujours interminable.

Rose Azéma
CM 2

De matin me desrevelhi a sèt oras. Mon ostal es a Villemoustaussou. Partissi totjorn de l'ostal a 8 oras 07 precisas ! Me cal un quinzenat de minutas per arribar a l'escòla. Monti dins la veitura e, coma cada jorn, disi, let's go !
Tre passat lo grand vira l'ase camini lo long del canal. Aquí s'encadenan las esclusas. A d'unes moments i a pas d'aiga que los òmes netejan lo canal de totas las escobilhas que las gents an escampadas. Ne soi desolada…Arribi sus la rocada que passa davant l'espital novèl de Carcassona e arribi a l'escòla. Tot lo viatge escoti de la musica, de jòcs e tanben las informacions de Chérie FM amb ma maire. A cada còp que i a lo jòc de la data de naissença ensajam amb mamà d'èsser dins la veitura ! Sabèm jamai ? Un jorn benlèu ganharem ! Conti tanben çò que m'es passat pel cap del temps de la nuèit. Arribi davant lo portalh de l'escòla. de còps mamà m'acompanha e de còps non !

Le matin je me réveille à 7h. J'habite Villemoustaussou. Je pars toujours de la maison à 8 h 07 précises ! Il me faut une quinzaine de minutes pour arriver à l'école. Je monte dans la voiture, et comme tous les jours, je dis « Let's go *! »*

Dès que je passe le grand rond-point, je chemine le long du Canal. Là, les écluses s'enchaînent. Certains moments, il n'y a pas d'eau dans le Canal, les hommes le nettoient de tous les déchets que les gens y jettent. J'en suis désolée... Je rentre sur la rocade qui passe devant le nouvel hôpital de Carcassonne et j'arrive à l'école. Durant tout le voyage, j'écoute de la musique, des jeux et aussi les informations de Chérie FM avec ma mère.

* histoires
* mère
* radio
* village
* voiture

À chaque fois qu'il y a le jeu de la date de naissance, nous essayons avec maman d'être encore dans la voiture ! On ne sait jamais ? Un jour peut-être on gagnera ! Je raconte aussi ce dont j'ai rêvé pendant la nuit. J'arrive devant le portail de l'école. Quelques fois maman m'accompagne, quelques fois non !

Collection Musée de l'école,
Ville de Carcassonne

Mathias B.

« C'est l'histoire d'un petit garçon qui habitait seul avec ses parents à la campagne. Il s'ennuyait tellement le week-end qu'il était très heureux quand arrivait le lundi matin, le moment de partir en croisade, avec différents carrosses plus ou moins abîmés, pour rejoindre l'école. Après avoir avalé un grand bol de céréales, ils traversaient, sa mère et lui, un chemin caillouteux, une sorte de désert recouvert de thym et de lavande et comme plein de petits soleils de tailles différentes, de boules de genêts ou de mimosas, par-ci par-là. Le petit garçon avait l'impression que la rosée du matin avait un parfum des plus doux. Et puis là, devant lui, au-dessus de la tête de sa monture épuisée, lui apparaissait enfin le château où il allait apprendre auprès de ses camarades et professeurs.

Vite, vite maman ! Le pont-levis va se lever ! »

- campagne
- imagination
- mère

bagarres ✻
capture d'insectes ✻
jeux ✻
rencontres ✻

Jacques Blanco

Sur le chemin de l'école...

Dans les années 1950, le chemin qui nous menait à l'école n'était pas le plus court. Sa vocation n'était pas que de nous conduire d'un point (domicile) à un autre (l'école). Non, il était aussi un lien complémentaire à l'enseignement scolaire ! C'était l'apprentissage de la campagne pour certains, ou de la rue en ce qui me concerne .

Maintenant ces chemins là n'existent plus car les trajets se font dans la voiture parentale.

Entre autres choses, il y avait sur ce parcours une matelassière, métier aujourd'hui disparu. Nous la regardions refaire les matelas en cardant la laine dans la poussière de son atelier. Régulièrement, il fallait faire découdre nos matelas, sortir la laine et l'aérer afin de lui redonner du volume. A l'aide d'un engin fait d'une planche arrondie munie de pointes, la matelassière grâce à la force de ses bras redonnait du gonflant à la laine.

Il y avait aussi un laitier, personnage pittoresque, qui revenait de Saint-Denis dans la Montagne Noire, avec son camion chargé de foin pour ses vaches. Des milliers de sauterelles mêlées au fourrage sautaient dans la rue et nous courions derrière pour les attraper. Le jeu consistait à les capturer pour les emprisonner dans une boite. Arrivés en classe, nous les relâchions au milieu des cris affolés des autres élèves et du courroux de l'instituteur furieux de ce charivari ! C'était alors la punition générale !

Sur le chemin nous passions devant chez François le rémouleur, qui affûtait les ciseaux et les couteaux des habitants du quartier. Nous étions fascinés par les étincelles que dégageaient les diverses meules sur le métal. François était bourru et nous fermait la fenêtre au nez, nous privant ainsi du spectacle.

Plus loin c'était l'échoppe du cordonnier qui ressemelait nos chaussures, l'odeur du cuir sortait par la fenêtre et embaumait la rue. Lui par contre aimait bien les enfants que nous étions, gentiment il nous donnait de la poix, un produit qui servait à réparer les souliers. Nous l'utilisions comme de la pâte à modeler pour créer des objets.

Le contingent des militaires indochinois était cantonné à Carcassonne, ils étaient très gentils mais ils nous faisaient un peu peur car ils avaient les dents noires. En effet les feuilles de bétel qu'ils mâchonnaient leurs donnaient cette couleur bizarre. Nous les appelions les « Niaou ! Niaou ! » pour imiter leur accent.

Quelquefois, il y avait une halte devant le couvent des capucins. À travers les grilles on voyait ces religieux vêtus d'une soutane marron avec une corde autour de la taille. De voir leurs pieds nus dans des sandales à lanières en plein hiver nous rendait perplexes. De fait ils étaient chaussés ainsi été comme hiver .

Les jours de neige, l'hiver, le chemin était le théâtre de batailles de boules de neige ; cela nous changeait des leçons de grammaire, du calcul, de la morale, de l'histoire et d'autres matières que nous apprenait l'instituteur. En 1957, il fit très froid et les parties de glissades sur la glace s'ajoutèrent à nos activités.

Par tradition, le chemin du retour était quelquefois le lieu propice aux règlements de comptes, assortis de quelques « gnons » ! C'était aussi l'occasion de disputer des parties de billes appelées 7/14/21. Les boulards ou grosses billes translucides étaient les trophées que nous nous échangions durant la recréation après d'âpres négociations.

Notre passe-temps favori consistait à taper sur le derrière du cartable du copain pour le lui faire tomber. Il s'ensuivait alors des poursuites assorties de représailles.

À l'automne, nous passions chez l'herboriste de la rue, pour lui montrer les champignons que nous avions ramassés la veille, le jeudi était alors le jour sans école. Même avec son aval sur leur non toxicité, maman n'a jamais voulu me les cuisiner !

Au printemps les trottoirs qui longeaient le chemin nous permettaient de s'exercer à des jeux d'adresse avec des noyaux d'abricots comme des osselets qu'il fallait viser en frappant le bord du trottoir.

C'était ! Enfin, c'était une autre vie, et pas la vie virtuelle et surprotégée de nos jours. C'était l'école de l'apprentissage de la vie.

Le rêve, Paul Legrand, 1897,
coll. Musée des Beaux-Arts de Nantes

Lilou Blumer
CM2

De matin me desrevelhi cap a sèt oras e mièja. De còps que i a, talament soi crebada, que trigòssi un pauc…D'al còp, me devi afanar. Me pencheni, e tot aquò, e sauti dins la veitura de mameta. Es ela que nos mena gaireben cada jorn que mamà trabalha d'ora.

Dins la veitura ieu monti davant e meti de musica que trapi lo viatge mai agradiu aital. Mas doas sòrres Asaïs e Amelha son tanben del viatge.
La rota comença e coma d'acostuma nos empegam de fuòcs roges !

Ai l'impression que los platanièrs corisson darrièr nautres. Arribam a la granda font del portalh de Jacobins. Per Nadal es aquí que los orses e los malmaridats se venon refugiar. De milièrs de gotetas d'aiga gisclan d'en pertot.

Gambetta se sarra puèi passam sul pont nòu abans de s'endralhar carrièra Trivala. Aquí sèm jos Ciutat e montam. Pòrta Narbonesa gaiti los marronièrs puèi viram a man esquèrra. Cada jorn legissi lo menut de qualques ostalariás : pizzas e fish and chips, son al programa !

Passam davant los parcatges reservats als buses e camping- car e caminam sul camin de Ciutat fins a l'escòla.

Le matin, je me réveille vers 7h30. Quelques fois, je suis tellement fatiguée que je traîne un peu... Du coup, je dois me remuer. Je me coiffe, et tout et tout, et je saute dans la voiture de ma grand-mère. C'est elle qui nous amène pratiquement tous les jours à l'école parce que ma mère s'en va travailler de bonne heure.

Dans la voiture, je monte devant et je mets de la musique, je trouve ainsi le voyage plus agréable. Mes deux sœurs Azaïs et Amélia font aussi partie du voyage. Nous prenons la route et, comme d'habitude on se prend les feux rouges !

- feux
- grand-mère
- musique
- sœurs
- voiture

J'ai l'impression que les platanes courent les uns derrière les autres. Nous arrivons à la grande fontaine du portail des Jacobins. A la période de Noël, c'est là que les ours et les pingouins viennent se réfugier. Des milliers de gouttelettes d'eau giclent de toutes parts.

Gambetta approche puis nous passons sur le pont Neuf avant de prendre la Trivalle. Nous sommes sous la Cité et nous montons. Porte Narbonnaise, je regarde les marronniers et nous tournons à gauche. Chaque jour, je lis le menu de quelques hôtels : pizzas et Fish and chips sont au programme !

Nous passons devant les parkings réservés aux bus et camping-cars et nous cheminons sur le chemin de la Cité jusqu'à l'école.

Carte réclame, 12 Écoliers, Ed. Philippe Suchard, coll. MUCEM 1996.40.237.2

Nicole Cabanié

Le chemin vers mon école partait précisément de cette cour sur laquelle s'ouvre à présent le Musée de l'école. Je n'allais pas loin. Par la rue Trencavel, je rejoignais la maternelle en longeant les hauts murs du « Nid joyeux », triste orphelinat dont la vision me faisait froid dans le dos.

Ma première institutrice, c'était ma mère, dans la classe des petits. J'étais là comme un « poussin en pâte » ! mais lors d'une rentrée de sinistre mémoire, il m'a fallu passer dans l'autre classe. Un drame !

J'ai toujours en moi le spectre de ces briquettes rouges qui entouraient la porte de cette classe maudite, auxquelles je m'accrochais avec l'immense désespoir de l'enfant trahie que j'étais à cet instant. Et je « bramais » au maximum de mes possibilités.

La grande école de garçons où nous habitions, au premier, juste au-dessus du musée, fut par contre pour mon frère aîné et moi un paradis enfantin. Nous y étions en sécurité et on nous laissait y jouer sans surveillance rapprochée.

Notre domaine : trois cours dont deux reliées par un petit tunnel que j'adorais franchir en mode locomotive, et un préau qui fut le lieu de pas mal d'incidents pittoresques.

Un été, tous les pupitres y furent entassés pour cause de travaux dans les classes. Nous nous amusions à circuler comme des rats, nous faufilant dans cet enchevêtrement extraordinaire. Il advint qu'un déséquilibre soudain fit chuter une partie de l'échafaudage et mon frère se retrouva coincé au milieu, fait comme un rat !

Dans la cour la plus petite, les grandes portes des cabinets figuraient, au cours de mes jeux, les logements de mes tout premiers personnages imaginaires, Madame Rose-Pompe et Madame Zinzin.

Depuis nos fenêtres, nous avons eu le plaisir d'assister en juillet aux répétitions des actrices et acteurs du Festival, jouant le soir au théâtre de la Cité, pas encore modernisé.

Je me souviens aussi d'une distribution des prix pour toutes les écoles carcassonnaises qui s'était déroulée en présence du préfet dans ce cadre impressionnant, entre les remparts et le demi-cercle de gradins en pierres, véritable théâtre antique au charme perdu depuis.

Une image tenace encore, celle du mémorable hiver 56 : la Cité, îlot glacé coupé du reste du monde et le pont-levis gelé presque aussi infranchissable (pour d'autres raisons) qu'au temps de Dame Carcas.

Notre logement était vétuste mais il avait le merveilleux avantage de s'ouvrir, au bout du couloir commun, sur le jardin partagé par les enseignants logeant à l'école de garçons.

J'y ai connu mon premier ami-arbre, un grenadier nous offrant ses fruits étrangement beaux et si délicieux.

Toute la lumière de mon enfance est dans ce jardin, qui sans doute n'existe plus.

Il m'est impossible de revenir sur ces lieux marqués à jamais des couleurs de cet âge là.

Voilà pourquoi je n'ai jamais pu pousser la porte de ce musée bien que j'approuve sans réserve son installation !

En sortir de l'escòla
rescontrèrem
un grand camin de fèrre
que nos emmenèt
a l'entorn de la tèrra
dins un vagon daurat

A l'entorn de la tèrra
Rescontrèrem
la mar que se passejava
amb(e) totas sas cauquilhas
sas isclas perfumadas
e puèi sos bèls naufragis
e sos salmons fumats

En dessús de la mar
rescontrèrem
la luna e las estelas
sus un batèu de velas
sul camin de Japon
e los tres mosquetaris
dels cinc dets de la man
virant la manivèla
d'un pichon sosmarin
cabussant al fons de las mars
per cercar orsins

En sortant de l'école
Nous avons rencontré
Un grand chemin de fer
Qui nous a emmenés
Tout autour de la terre
Dans un wagon doré

Tout autour de la terre
Nous avons rencontré
La mer qui se promenait
Avec tous ses coquillages
Ses îles parfumées
Et puis ses beaux naufrages
Et ses saumons fumés

Puis au-dessus de la mer
Nous avons rencontré
La lune et les étoiles
Sur un bateau à voiles
Partant pour le Japon
Et les trois mousquetaires
des cinq doigts de la main
Tournant la manivelle
d'un petit sous-marin
Plongeait au fond des mers
Pour chercher des oursins

Traduction du poème
de Jacques Prévert
En sortant de l'école

Dessin de Jeanne Lagarde-Czinober
(1911-2012)

En tornant sus la tèrra	*Revenant sur la terre*
rescontrèrem	*Nous avons rencontré*
sus la via del camin de fèrre	*Sur la voie du chemin de fer*
un ostal que fugissiá	*Une maison qui fuyait*
fugissiá a l'entorn de la tèrra	*Fuyait tout autour de la terre*
fugissiá a l'entorn de la mar	*Fuyait tout autour de la mer*
fugissiá davant l'ivèrn	*Fuyait devant l'hiver*
que lo voliá agafar	*Qui voulait l'attraper*
Mas nosaus sus nòstre camin de fèrre	*Mais nous sur notre chemin de fer*
nos metèrem a rotlar	*On s'est mis à rouler*
rotlar darrièr l'ivèrn	*Rouler derrière l'hiver*
e l'avèm espotit	*Et on l'a écrasé*
e l'ostal s'arrestèt	*Et la maison s'est arrêtée*
e la prima nos saludèt	*Et le printemps nous a salués*
Èra ela la gardabarrièra	*C'était lui le garde-barrière*
e nos mercegèt plan	*Et il nous a bien remerciés*
e totas las flors de tota la tèrra	*Et toutes les fleurs de toute la terre*
subran se metèron a butar	*Soudain se sont mises à pousser*
butar a tustas e a butas	*Pousser à tort et à travers*
sus la via del camin de fèrre	*Sur la voie du chemin de fer*
que voliá pas mai avançar	*Qui ne voulait plus avancer*
de paur de las degalhar	*De peur de les abîmer*
Alara tornèrem a pè	*Alors on est revenu à pied*
a pè a l'entorn de la tèrra	*À pied tout autour de la terre*
a pè a l'entorn de la mar	*À pied tout autour de la mer*
a l'entorn del solelh	*Tout autour du soleil*
de la luna e de las estelas	*De la lune et des étoiles*
a pè a caval en veitura	*À pied, à cheval, en voiture*
e en batèu de velas.	*et en bateau à voiles*

Nina Crombet
CM1

Bip, bip, bip, mon revelh sona. Tot lo mond dormís dins l'ostal. Meti la coeta sus mon cap, mamà dintra dins ma cambra e dobrís las cortinas en me disent : « Es ora polideta, te cal levar ! ». Me levi, me vestissi e davali per dejunar. Ma sòrre es ja a taula en compania de mos parents. Aprèp aver manjat, monti me fretar las dents.

Papà nos sona : « Nina, Janelle, son uèit oras cinc ». Papà vòl totjorn partir abans uèit oras dètz !

Preni lo cartipèl e sauti dins la veitura. Demòri a Villemoustaussou. Nos caldrà un vintenat de minutas per arribar a l'escòla. Aquí, al bot de la carrièra, la comuna plantèt un vira l'ase que me demandi plan a de qué servís talament lo mond lo respecta pas.

Passam davant lo pargue e sas barradissas. Remarqui un arbre que son tronc buta entre las barradissas. I a tanben un plòt de circulacion al mièg de sas brancas ! Curiós non ? Un pauc mai luènh i a un passatge pels pietons. Cada matin i passam cinc minutas que i a totjorn mond al moment ont passam ! Arribam a l'espiçariá qu'es totjorn tampada de bon matin.

Sortissèm enfin del vilatge e arribam al mièg de las vinhas. Es de segur mon moment favorit ! Caminam, ma sòrre e ieu nos carpinham per causir la musica dins la veitura, e aquò nos mena a la zòna comerciala del pont roge. Mai luènh, una ostalariá es quilhada. I a jamai de veituras sul parcatge. Ara passam lo canal ont una esclusa es totjorn dobèrta, puèi arribam sus la nacionala. Aquí remarqui d'obrièrs sul costat. La comuna decidiguèt de fargar un novèl centre comercial gigantàs. Per ma part me demandi d'ont sortís aquela idèa ! N'i a ja tres dins la vila e aquò sufís ! Aprèp un bocin pichon de rota, que papà trapa totjorn tròp long, vesi lo Pech Marin e lo montam !

Ara son uèit oras trenta e papà comença de s'afolesir, nos daissa al portalh e partís lèu trabalhar. Per arribar passam jol tunèl puèi caminam un pauc abans de dintrar dins l'escòla. Lo portalh passat, mas copinas s'escam-

- camarades
- disputes
- musique
- père
- sœurs
- village
- voiture

pan sus ieu. Sabi pas encara se aimi aquò o pas mas devon èsser contentas de me véser !

Vaquí cossí s'acaba mon camin. Es benlèu pas lo mai polit del mond, mas ieu, l'aimi plan !!

Bip, bip, bip, mon réveil sonne. Tout le monde dort dans la maison. Je me remets la couette sur la tête, maman entre dans ma chambre et tire les rideaux en me disant : « C'est l'heure ma jolie, il faut te lever ! ». Je me lève, je m'habille et je descends pour déjeuner. Ma sœur est déjà attablée en compagnie de mes parents. Après avoir mangé, je monte me laver les dents.

Papa nous appelle : « Nina, Janelle, il est 8 h 05. » Papa veut toujours partir avant 8 h 10 !

Je prends le cartable et je saute dans la voiture. J'habite à Villemoustaussou. Il nous faudra une vingtaine de minutes pour arriver à l'école. Là, au bout de la rue, la mairie a installé un rond-point, je me demande bien à quoi il sert tellement personne ne le respecte !

Nous passons devant le parc et ses clôtures. Je remarque un arbre dont le tronc pousse entre les clôtures. Il y a aussi un plot de circulation au milieu des branches ! Curieux non ? Un peu plus loin il y a un passage piétons. Chaque matin, nous y passons cinq minutes car il y a toujours beaucoup de monde au moment où nous y passons ! Nous arrivons à l'épicerie qui est toujours fermée de bonne heure le matin.

Nous sortons enfin du village et nous arrivons au milieu des vignes. C'est mon moment favori ! Nous cheminons, ma sœur et moi nous disputons pour choisir la musique dans la voiture, et tout ça nous amène à la zone commerciale du Pont Rouge. Plus loin, l'hôtel apparaît. Il n'y a jamais de voiture sur le parking. Nous passons ensuite le Canal sur lequel une écluse est toujours ouverte, puis nous arrivons sur la route nationale. Là, je remarque des ouvriers sur le côté. La Mairie a décidé de construire un nouveau centre commercial gigantesque. Je me demande d'où leur vient cette

idée ! Il y en a déjà trois dans la ville et c'est bien suffisant ! Après un petit bout de route que papa trouve toujours trop long, j'aperçois Pech Mary, nous montons !

Maintenant il est 8 h 30 et papa commence à s'affoler, il nous laisse au portail et part travailler. Pour y arriver, nous passons sous un tunnel et nous cheminons un peu avant d'entrer dans l'école. Je passe le portail et mes copines se ruent sur moi. Je ne sais pas encore si j'aime bien ça mais elles doivent être contentes de me voir !

Voici comment s'achève mon chemin. Ce n'est peut-être pas le plus joli du monde mais moi, je l'aime bien !

Carte postale de G. Burger, coll. ddr-postkarten mueum

à pied ✻
camarades ✻
cueillette ✻
goûter ✻
jeux ✻
montagne ✻

Robert Delon

Mon école buissonnière

Je devais avoir cinq ou six ans. Nous habitions en plein cœur du Massif Central. La gare, où officiait mon père, était l'une des quatre maisons du hameau, blotti au fond d'une vallée étroite et sinueuse. L'unique voie de chemin de fer le disputait à la rivière aux eaux froides de fonte des neiges, pour se faufiler dans les gorges mystérieuses et profondes. Des sapins géants dévalaient les pentes abruptes qui cernaient nos maisons de toute part. Les premières neiges d'octobre saupoudraient d'argent tout l'espace et gelaient le sol qui disparaissait sous le manteau blanc jusqu'aux premiers jours du printemps. C'est de là que remontent mes plus lointains souvenirs, c'est là qu'ont commencé mon école et son école parallèle, sur le chemin.

L'unique route déboulait, soit en cul-de-sac dans la cour de la gare, soit traversait le passage à niveau et la rivière avant d'aller se perdre dans les forêts de sapins vers des horizons que je ne soupçonnais même pas. D'où venait-elle ? Où allait-elle ? Je ne crois pas m'être quelque jour posé la question. Donc, pour Bernadette, Thérèse et moi, pas de route pour l'école, mais « le chemin ».

À l'heure dite, Thérèse apparaissait à la porte de la maison. Thérèse était une grande. Elle devait avoir douze ou treize ans. Peut-être quatorze. Elle devait être « en fin d'études ». Thérèse, c'était notre « ramassage scolaire » à nous ! Elle habitait loin ! Peut-être cent mètres, peut-être plus ? Peut-être allait-elle à l'école même l'hiver, même quand le « passe-pied » était verglacé, même quand la neige profonde durcissait le chemin, inaccessible à un quelconque chasse-neige. Je ne sais pas, mais je crois aujourd'hui que c'était vraisemblable.

Donc, quand Thérèse frappait à la porte, c'était en automne ou au printemps.

Maman avait préparé ma musette. Car le trajet pour l'école, c'était une expédition ! Nous partions pour la journée et il n'y avait pas de cantine. Ma « musette », c'était mon garde-manger dans lequel je transportais mon repas. Elle était marron-orangé, en carton rigide, avec un fermoir doré. Je l'arborais fièrement mais précautionneusement en enfilant la bandoulière et l'oubliais aussitôt en la renvoyant dans mon dos. Musette en bandoulière, cartable en main, un bisou à maman, le cache-nez amoureusement noué autour du cou, trois rappels de recommandations pour Thérèse et pour moi et nous voilà prêts à partir.

D'abord, on passait chercher Bernadette. En nous attendant, elle confectionnait des poupées imaginaires avec quelques lanières de cuirs multicolores qui jonchaient le sol de la cordonnerie de son père… mais elle était prête. Elle enfilait rapidement son manteau, embrassait joyeusement papa-maman, saisissait au vol son cartable et sa musette, ouvrait la porte dont le carillon nous saluait pour la deuxième fois et nous voilà partis, nez au vent, mines fières, trottinant devant Thérèse qui ne manquait pas, chaque matin, de nous rappeler l'hypothétique autorité qu'elle avait sur nous.

Le chemin naissait devant chez Bernadette, de l'autre côté de la cour de la gare. Dès le départ, l'ascension était rude. Surtout pour nos petites jambes. Le chemin grimpait à flanc de montagne. Il s'allongeait le long de la falaise dans laquelle avait jadis été tracé un cheminement pour quelque débardage. Hêtres, sapins, bouleaux, chênes peuplaient indifféremment le talus inaccessible à main droite. Tout juste bon à profiter de quelque tronc pour simuler notre disparition lors d'un cache-cache improvisé pour chiner Thérèse. Le versant gauche était plus intéressant : en rangs serrés, les noisetiers balisaient le passage. À la saison, nous avions fini par admettre que notre quête de noisettes matinale nous mettrait en retard pour l'école. Mais les noisettes en question ne perdaient rien pour attendre… Nous avions rendez-vous sans faute pour ce soir, pourvu qu'on n'ait pas de papillon à poursuivre ou quelque autre sujet de préoccupation au moment où on allait repasser devant.

Il nous fallait bien dix minutes pour gravir le premier palier. Le « sac d'école », comme on l'appelait, ne pesait sans doute pas trop lourd, mais il faut

bien reconnaître qu'il était très encombrant pour nous qui avions à butiner les mille et un émerveillements que la nature nous offrait sans cesse.

En haut de la première côte, le chemin rétréci s'aplatissait. C'était là mon endroit favori. C'était là qu'on s'arrêterait ce soir pour goûter et, si Thérèse voulait bien, pour traquer des « cris-cris » ou cueillir des narcisses. Les ombrages sombres des grands sapins noirs avaient laissé place à une innombrable forêt de hêtres, claire et lumineuse, qui grimpait sur notre droite, à flanc de coteau. Sur notre gauche, de l'autre côté du petit chemin, le grand ravin tapissé d'herbes folles dévalait la pente jusqu'au pré verdoyant où serpentait un ruisseau capricieux et où subsistaient quelques plaques de neige bien tentantes. À vrai dire, le grand ravin n'était sans doute pas si profond et ne présentait-il aucun danger puisque Thérèse nous autoriserait, ce soir, à rouler dans l'herbe, jusqu'au ruisseau. Mais ça, ce serait pour ce soir. Maintenant, pas de temps à perdre si on ne voulait pas être réprimandés par la maîtresse.

Passée la forêt de hêtres, je crois me rappeler que le chemin commençait à longer les murs de pierres sèches et les buissons qui clôturaient les prés proches du village d'en haut. En tout cas, c'est bien par là que, matins et soirs, nous picorions au passage de grosses mûres violettes qui trahissaient inévitablement notre gourmandise en nous barbouillant le visage de leur jus sucré, au grand dam de Thérèse, obligée de nous « débarbouiller » avant d'arriver à destination.

Voici enfin les premières maisons. Noires. En pierre de lave, sans doute. Blotties les unes contre les autres pour se protéger du froid. Notre chemin débouche dans une ruelle étroite. Rien d'intéressant. Ça sent la vache ! Attention de ne pas marcher dans la bouse… Ah ! Voilà la scierie. J'aimerais bien chevaucher les tas de grumes stockées sur notre passage, mais Thérèse a dit que c'était dangereux et que c'était interdit. On se rabattra donc sur le tas de sciure, histoire d'avoir quelque chose sous la main pour taquiner Bernadette. Juste une poignée... Mais on n'a plus le temps !

Plus qu'une vingtaine de mètres à gravir. La dernière ligne droite, c'est un raidillon en haut duquel trône « l'Ecole ». Perchée en haut du village, au milieu des champs desservis par un chemin vicinal n'appartenant qu'aux agri-

culteurs et aux écoliers, l'école est, en réalité, une maison d'habitation réaménagée.

Debout sur le perron, la maîtresse attend. Elle accueille et salue tout son petit monde, attendant en retour la formule magique qui nous permet d'accéder au saint lieu laïc ! Non pas seulement « Bonjour ! », mais incontournablement : « Bonjour, Madame ! » Allez ! Dépêchons ! Il est neuf heures ! D'ailleurs, le clocher de l'église nous informe qu'il est effectivement l'heure de rentrer. Un escalier en pierre grimpe le long de la façade. C'est là qu'on se met en rang, dès que la maîtresse a frappé dans ses mains, chacun sur sa marche, en silence, avant de rentrer.

Au rez-de-chaussée, sous l'escalier, une remise sans doute et sûrement un bûcher. C'est là que la maîtresse vient chercher des morceaux de bois pour garnir le poêle de la classe, à la récréation. Au premier étage, à droite, l'appartement de fonction. Entre deux leçons, la maîtresse disparaît quelquefois derrière les portes ouvertes du couloir et, à ce moment-là, de capiteux effluves de cuisine viennent chatouiller les narines et les papilles des élèves penchés sur leur pupitre, préoccupés à résoudre les inévitables problèmes de robinets qui ne cesseront jamais de fuir rien que pour les embêter ou quelque conjugaison tordue d'un verbe du troisième groupe. Elle habite là, la maîtresse.

À gauche, dans le couloir, c'est la salle de classe. Moi, je la trouvais spacieuse : deux pièces dont on aurait abattu la cloison centrale sans doute... Face à l'entrée, le grand mur flanqué d'un vaste tableau noir de part et d'autre du grand poêle central. Une fenêtre à droite, une fenêtre à gauche. À droite, les grands : sur deux rangées, face au tableau, six ou huit pupitres en bois, plan de travail incliné, deux places pas toutes occupées. À gauche, c'était nous, les petits... Deux rangées encore. Au-delà de Bernadette et moi, dans ma rangée, nous étions deux ou trois de plus... J'ai oublié les prénoms de nos studieux partenaires...

Vidal-Lablache le disputait à Delagrave pour tapisser l'espace de cartes murales et de planches pédagogiques... J'évitais quant à moi, de regarder ces effrayants cadres qui détaillaient méticuleusement l'anatomie d'un homme écorché et le squelette jaune de quelque fantôme qui me faisait peur.

Départ pour l'école,
Henri Geoffray,
dessin préparatoire,
Coll. Musée Bernard d'Agesci,
Niort, 2018.0.17.2

Je leur préférais le sourire de Colette et Rémi qui s'évertuaient à apprendre les lettres et les sons à mes voisins apprentis lecteurs tandis que le papa des affiches lisait son journal, confortablement installé dans son fauteuil en fumant sa pipe pendant que maman faisait la vaisselle. Bien que non concerné encore par l'apprentissage de la lecture, j'aimais bien la gentille Colette qui m'accompagnait quand même avec Rémi, dans mon cartable, pour une facultative consultation à la maison. J'aimais bien sa petite robe rouge ; rouge comme la tulipe qu'elle s'évertuait à couper et recouper chaque jour, jusqu'à saturation, pendant que Rémi construisait et reconstruisait son mécano ! J'avais plaisir à laisser traîner mes oreilles tout en enfilant des perles en bois multicolores sur d'inutiles colliers que jamais personne ne porterait ; ou assembler harmonieusement des losanges, des rectangles et des carrés qu'il faudrait invariablement détruire pour les ranger. Mais peu m'importait. Tout ce qui se passait à côté m'intéressait.

En rentrant, dès que la maîtresse nous avait autorisés à nous asseoir, chacun ouvrait son cartable et déballait « ses affaires ». Pour moi, c'était « Rémi et Colette », mon cahier de brouillon, mon ardoise, son « chiffon » (un tampon de tissu amoureusement confectionné par maman), l'éponge dans sa boîte, et mon plumier. Cartable rangé au pied du pupitre, matériel rangé dans le casier, passons à l'opération plumier. Après avoir fait coulisser le couvercle il s'agissait de déposer le matériel d'écriture dans la rainure prévue à cet effet en haut du plan de travail, près de l'encrier en porcelaine blanche. Encrier que l'un des grands de service, muni de la bouteille violette avec son bec verseur, avait méticuleusement et précautionneusement rempli ce matin avant que tout le monde ne soit rentré. Le matériel d'écriture, c'était : le « crayon de papier », le porte-plume et le porte crayon d'ardoise en métal dont il fallait souvent resserrer la virole dorée pour contenir le crayon d'ardoise.

Bras croisés sur le pupitre dégagé, chacun était prêt à commencer la journée.

Fréquemment, on commençait par la morale dont la sentence était calligraphiée au tableau et qu'après moult commentaires, les grands allaient recopier sur leur cahier du jour. Quant à nous, nous tracions laborieusement des

lettres droites ou penchées sur notre ardoise avant d'être autorisés à tremper la plume dans l'encrier, pour former pleins et déliés encore malhabiles, entre les lignes et interlignes du cahier, en tirant la langue, buvard en protection, sous la main gauche !

La classe, enthousiaste, partageait collectivement quelques moments que j'aimais particulièrement : les comptines, les chansons, la poésie... « Un, deux, trois, nous irons au bois », « Prom'nons nous dans les bois,... » Plaisir terrifiant d'un méchant loup qui s'apprêterait à nous croquer si nous n'étions pas sages ; comme l'ogre de la forêt qui ne manquait pas de croquer les « Trois noisettes dans le bois ». Sûrement celles que nous allions cueillir, ce soir sur le chemin du retour... pendant que le loup n'y sera pas !

Charmé par la musique des mots de la malheureuse cigale suppliant l'égoïste fourmi, je ne suis pas certain d'avoir bien compris, à ce moment-là, le sens de tous ces mots inconnus ni la morale peu solidaire de cette fable ; contrairement à cette autre histoire de loup plein de rage qui m'effrayait délicieusement en s'obstinant à dévorer un pauvre petit agneau innocent sans autre forme de procès...

Et puis venait l'heure de la récréation. Pendant que la maîtresse vaquait à ses occupations personnelles et s'occupait du poêle, tout le monde s'égaillait dans la nature comme une volée de moineaux. Il faut dire que notre « cour » de récréation n'était pas une cour ordinaire mais un champ en pente, bordé sur trois côtés de hauts genêts propices à toutes les cachettes. Au rythme des saisons, les genêts vert sombre arboraient un jaune d'or au parfum entêtant, succédant à un tapis doré de centaines de jonquilles dont nous ne manquions pas d'offrir un bouquet à la maîtresse. Et il n'était pas rare que, à l'occasion de nos parties de cache-cache endiablées, le champ de récréation soit subitement déserté... Mais dès que la maîtresse tapait dans ses mains, voilà la volée de moineaux qui sortait des fourrés pour aller en courant, s'aligner sur le grand escalier.

À midi, quand nos compagnons se retiraient chez eux et la maîtresse dans ses appartements, nous étions quelques-uns sous la bienveillante autorité de Thérèse, à nous rassembler autour du poêle. Chacun sortait sa « gamelle » et

Colette Hernandez,
Jean Gougaud,
La morale à l'école 1905-1950,
Paris, Berg International, 2009,
p. 28.

Thérèse se chargeait de la mettre à chauffer sur la plaque supérieure. Et puis chacun étalait sa serviette sur un pupitre et nous devisions sagement tout en mangeant le bon repas que maman avait préparé.

L'après-midi était propice aux histoires. Assise au milieu de la classe, la maîtresse s'installait pour nous raconter la fabuleuse et merveilleuse histoire de la France illustrée par de beaux dessins sortis un à un d'un grand cadre en bois. Je ne suis pas certain d'avoir vraiment fait la différence entre la grande histoire et celle de Barbe Bleue, du Petit Chaperon Rouge ou du Petit Poucet... Quoi qu'il en soit, j'écoutais religieusement la maîtresse qui nous contait en commentant les gravures, les tribulations de nos ancêtres les Gaulois, la nonchalance des rois fainéants, la terrible sanction de Clovis pour le barbare qui avait brisé le vase de Soissons, la cruauté gratuite de ce Louis XI qui enfermait les gens dans une cage en fer, la mort de cette pauvre Jeanne d'Arc brûlée par de méchants Anglais ou celle héroïque et si triste du petit gars Bara tombé sous d'incompréhensibles balles ennemies.

Le soir venu, inutile mais incontournable cartable en main pour justifier notre statut d'écolier, musette à l'épaule, à l'appel de Thérèse, Bernadette et moi prenions le non moins intéressant chemin du retour.

Là, l'univers nous appartenait. En descendant le premier raidillon, nous chantions à pleine voix les chansonnettes apprises en classe ; un petit coucou aux bûcherons de la scierie en traînant les pieds dans le tas de sciure, puis la course pour être le premier à grappiller au passage les mûres des buissons. Arrivés à la forêt de hêtres, c'était la pause ! Dos aux arbres, face au vallon, nous nous asseyions sur le bord du chemin, Thérèse entre nous deux. Nous sortions le goûter de notre musette : une tartine de pain et une barre de chocolat ! Des dizaines d'années plus tard, je conserve en mémoire la magie de ces instants où le pain et le chocolat avaient des saveurs que je n'ai plus jamais retrouvées : sans doute les saveurs de la liberté et de l'innocence.

Le goûter terminé se prolongeait par la recherche des faînes cachées dans les petites bogues piquantes dont la hêtraie environnante nous avait gratifiés. Et alors, nous croquions à belles dents trois ou quatre petits fruits mais rapidement lassés par la difficulté à les ouvrir, nous passions à autre chose. Commen-

çait alors la séquence roulades. Le jeu consistait à dévaler la pente herbeuse, tantôt à plat ventre, tantôt assis sur le cartable qui nous servait de luge… Et puis, arrivés en bas, la chasse aux insectes était ouverte : les libellules et les papillons qui s'obstinaient à nous faire courir en vain, ou les sauterelles qu'on attrapait « à reculons », enchantés mais apeurés d'avoir réussi ; effrayés dès que, d'un bond extraordinaire, elles nous échappaient irrémédiablement… Si par hasard quelque grillon colorait le paysage sonore au-delà du gazouillis du ruisseau, nous nous approchions précautionneusement, debout, puis à quatre pattes, jusqu'à repérer la tanière du cri-cri. Alors, munis d'un brin d'herbe glané juste à côté, il suffisait de chatouiller l'intérieur du petit trou pour déloger le chanteur qui ne tardait pas à fuir et disparaître parmi les hautes herbes.

Thérèse battant le rappel des troupes, il était temps de jeter un bout de bois dans le ruisseau pour le suivre quelques mètres au fil de l'eau avant de regagner notre chemin. À la saison, nous avions quelques difficultés à gravir la pente munis du bouquet de narcisses cueillis au bord du ruisseau.

Il ne restait plus alors que l'épisode noisettes, avant de retrouver maman pour lui raconter ma folle journée.

Ainsi s'écoulèrent deux saisons au moins de ma scolarité pré-élémentaire, protégée des frimas insupportables de l'hiver, ponctuée par l'émerveillement quotidien de la flore et de la faune montagnarde automnale et printanière, par mon ardente curiosité des méandres du savoir, dans cet environnement particulier magnifié par l'innocente candeur de l'enfance.

L'avancement de mon père me conduisit bientôt dans un grand groupe scolaire dans lequel j'eus le plaisir de retrouver de vieux complices qui accompagnèrent mon cours préparatoire : Rémi et Colette.

accident ✻
frère ✻
mère ✻
sœur ✻
vélo ✻
voiture ✻

Chemin vers l'école, Currier & Ives, coll. The Metropolitan museum of Art, New-York

Patrick De Meerleer

Bûches sur la route de l'école

« C'est comme chaque matin d'école, la rue est très encombrée » dis-je à mon frère Christian assis à mes côtés. Pour une fois qu'il vient me rendre visite ! Il me regarde avec ce petit sourire en coin que j'ai toujours détesté. Cette façon qu'il a de me dominer de son silence ! Un silence qu'il croit sans doute plus intelligent que mon discours. Bon, je ne vais pas faire la fine bouche, il est enfin venu, le frangin !

Derrière, ma fille Faby s'impatiente : « Ça n'avance pas, maman ! Je vais être en retard ». « Eh oui, c'est comme ça », lui répondis-je. « Tous les enfants qui sont derrière nous aussi, ma chérie », ajoute Christian. C'est vrai qu'aujourd'hui, c'est pire que d'habitude. Les mamans déposent leur rejeton devant la grille de l'école primaire où une vigile les fait entrer. Les gosses n'ont qu'un petit mètre à faire à pied. « C'n'est pas comme de mon temps », ai-je envie de dire tout fort. Ce devrait pourtant être un plaisir d'amener sa fille à l'école, mais non, c'est devenu une corvée.

« Tu te souviens, Annie, m'interroge Christian, tu te souviens de nos trajets à vélo ? A l'époque, nos parents n'avaient pas de voiture.

- Si je m'en souviens ! J'y pensais, justement. Ça ne s'oublie pas. Tu avais quel âge, lorsque tu as dérapé sur le verglas ?

- J'étais au CE1, j'avais sept ans. L'année précédente, papa m'amenait sur la mobylette. Six kilomètres assis sur le porte bagage à le tenir serré avec mes petits bras. Pas de siège enfant, ni de casque bien sûr.

- Tu allais tout seul à vélo. Nos parents trouvaient ça normal. C'est vrai qu'il y avait moins de circulation qu'aujourd'hui.

- Seul au départ, oui, mais pas très longtemps. Je retrouvais des copains sur le chemin. Nous arrivions au village en peloton serré. Des fois, nous faisions la course.

- C’est comme ça que tu es tombé ? … C’est bon, Faby, nous sommes enfin arrivés. N’oublie pas ton goûter. Bonne journée ma chérie.

- C’est dommage, j’aurais bien aimé écouter la suite, soupire ma fille. Tu me la raconteras ce soir, tonton Christian ?

- Entendu Fabienne. Passe une bonne journée. Elle s’appelle comment ta maîtresse ?

- Céline. Et la tienne tonton, elle s’appelait comment ?

- Je ne sais plus ; c’est loin. Dépêche-toi de descendre, ça klaxonne derrière. A ce soir !

- Bisous, ma belle. Oui, oui, ça vient, bougonné-je contre les pressés derrière nous. De toute façon, nous n’en sommes plus à dix secondes près ! Allez, Christian, c’est parti pour la Cité. Raconte-moi ta chute sur le verglas.

- Rien de bien folichon, tu sais. C’était le soir après la classe, juste avant les vacances de Noël. Je rentrais. Tout étais gris : la campagne, le ciel plombé, la route recouverte de grésil. Il gelait. Je pédalais à fond la caisse pour me réchauffer. Dans une descente, j’ai glissé sur une plaque et vlan, dans les ronces en contrebas. Une sacrée bûche ! J’ai eu des difficultés à sortir le vélo de l’entrelacs des tiges, et moi, à remonter du talus. J’ai enfourché la bicyclette à nouveau et suis rentré comme j’ai pu.

- Maman t’a soigné tout de suite, non ?

- Pas du tout, tu ne t’en souviens pas ? Je ne savais même pas que j’étais blessé. Avec le froid, je n’avais rien senti. Ce n’est que le soir en me déshabillant, que l’on a vu.

- Mais tu n’avais pas eu mal du tout, ni en faisant tes devoirs, ni au dîner, ni en marchant ?

- Ben non ! C’était avant d’aller au lit, en posant la chaussure et surtout la chaussette que maman s’est aperçue qu’elle était pleine de sang. Ç’avait coulé le long de la cuisse, sous le pantalon.

- Un sacré trou. C’était la poignée de frein qui t’avait percé la cuisse.

- Oui. Tu sais qu’on en devine encore la cicatrice là, me montre mon frère avec son doigt planté contre l’intérieur de la cuisse.

- Tu aurais pu y passer, si la fémorale avait été touchée.

- Mince, je n'y ai jamais songé. Mais tu as raison, la fémorale, elle est justement là. »

Nous étions enfin arrivés au parking. Jamais Christian n'avait été aussi bavard. L'évocation de cet épisode nous avait plongés tous les deux dans une douce nostalgie. Je me revoyais petite fille au CP, jalouse d'un garçon avec lequel je rivalisais pour les premières places en calcul et en écriture. La plume Sergent Major, les pleins et les déliés. Ce monde-là a disparu avec la pointe Bic. J'étais contente de ma formule. « Bien avant la révolution Internet, celle de la pointe Bic ! » dis-je tout fort à mon frère qui marchait trois mètres devant moi. Il n'a pas changé, Christian, toujours devant, à tracer seul son sillon. « Oh ! Christian, nous avons toute la journée ! C'n'est pas la peine de courir comme un dératé » finis-je par lui hurler.

« - Excuse-moi, c'est l'habitude !

- C'est comme la fois où tu m'as renversée du vélo. Tu l'as oubliée, celle-là !

- Ma pauvre Annie, si tu savais. J'y ai pensé toute ma vie. Je ne me suis jamais pardonné de t'avoir fait tomber ce matin-là. Je revois la scène avec une précision géométrique.

- Alors raconte ! En attendant l'ouverture du guichet, nous avons le temps. J'aimerais bien savoir si nous nous souvenons tous les deux des mêmes choses.

- C'était peu après la rentrée d'octobre. Toi, tu entrais au CP après une année de classe enfantine. Tu sais que je n'ai pas été en classe enfantine ? Directement au CP. Et j'étais quand même le meilleur. Et amoureux de la maîtresse bien sûr !

- Vantard ! Tellement amoureux que tu n'as pas été fichu de dire son prénom à Faby !

- Peut-être Jacqueline… ou Simone ! Des prénoms des grands-mères d'aujourd'hui !

- Et alors, repris-je, nous partions donc de la ferme ensemble à vélo. Six kilomètres ! Il nous fallait combien de temps ?

- Vingt minutes ? C'est que la route était loin d'être plate ! Que des

côtes et des descentes ! Et puis nos bécanes n'étaient pas des vélos de course. Peut-être une demi-heure ? Et puis, il fallait rejoindre les copains des autres fermes. Parfois, nous attendions un peu.

- Donc, nous voilà partis tous les deux. Toi devant bien sûr !

- Justement non, pas ce jour-là. Je m'amusais à toucher ta roue arrière avec ma roue avant. J'avais remarqué qu'elles ne tournaient pas dans le même sens. En fait, je voulais voir ce qui allait se passer lorsque les deux pneus se toucheraient et se frotteraient en sens contraire.

- T'étais un peu maboule, non ?

- Tu le sais bien, il faut que les enfants expérimentent toutes sortes de choses. C'est formateur !

- Sauf que là, tu m'as fait tomber. Je me suis étalée sur la route et toi tu me regardais, incapable d'arrêter mes pleurs. Bourreau sans cœur.

- J'étais trop mal. Sans doute me sentais-je coupable ?

- Pour le moins, j'espère bien. J'avais très mal.

- Encore aujourd'hui, Annie, je n'en mène pas large. Je revois ta joue ensanglantée, la roue du vélo voilée. Impossible de me rappeler ce qui s'est passé ensuite. Toute ma vie, j'ai revécu cette scène en culpabilisant. Jamais je n'aurais osé t'en reparler.

- Je vais te raconter la suite. Nous étions alors arrivés assez près de l'école. En me voyant blessée, la maîtresse s'est occupée de moi, a soigné ma joue, ma jambe et mes mains, elles étaient aussi bien râpées. Ensuite, elle m'a montée chez elle au premier, dans son appartement juste au-dessus de la classe, et couchée dans son lit. Je n'avais jamais été dorlotée comme ça. Le lit était moelleux, la chambre décorée avec des peintures d'oiseaux, des guêpiers et des chardonnerets aux couleurs vives. En dessous, la voix douce de la maîtresse me parvenait étouffée, venue du lointain, comme sortie du pays des Merveilles. J'étais si bien que je me suis endormie. Elle est venue me voir pendant la récré. J'allais mieux, mais j'ai fait celle qui souffrait beaucoup pour me lever. J'ai adoré rester encore un peu dans son lit.

Tu sais, je ne devrais pas te le dire, mais c'est mon plus beau souvenir d'école. »

à pied ✻
camarades ✻
montagne ✻
quartier ✻
skis ✻
ville ✻
voiture ✻

Martine Fonquernie

Disserter sur « les chemins de l'école » c'est un vaste programme car ils sont multiples à travers les siècles et les pays.

Chemins aisés pour beaucoup d'enfants qui les parcourent en voiture mais qui ainsi ne connaissent pas le plaisir de cheminer dans la fraîcheur d'un matin d'hiver, sous un ciel azuré et bruissant de chants d'oiseaux au printemps naissant ou dans la joie de retrouver les copains de classe au long d'une marche dans le flamboiement automnal.

Chemins ardus pour de nombreux autres qui doivent souvent parcourir des kilomètres dans des contrées hostiles. Il faut affronter des chemins enneigés, des sentiers sillonnant le long des pentes caillouteuses, des pistes poussiéreuses dans la savane ensauvagée. Enfants motivés, prêts à braver les dangers pour arpenter ces chemins synonymes pour eux d'envol vers le savoir, la découverte, la réussite.

Pour moi, les chemins furent nombreux et variés, je les ai suivis fort longtemps au cours d'une vie d'écolière puis d'institutrice. Mon premier chemin était pentu et nous le dévalions allègrement avec les copines pour retrouver notre école. Ecole de filles puisque à cette époque lointaine filles et garçons connaissaient des passages séparés vers la scolarité.

Mes chemins d'écolière furent toujours pédestres et c'était un plaisir de retrouver les autres élèves qui attendaient aux coins des rues. Vers la fin du primaire, habitant le quartier naissant du Viguier, nous marchions dans la boue, le chemin vers l'école n'étant pas encore goudronné. Peu importe, ce n'était pas encore l'ère du tout automobile et il suffisait de bonnes bottes en caoutchouc pour cheminer vers les bâtiments scolaires.

Plus tard, en tant qu'enseignante, j'ai découvert d'autres chemins qu'empruntaient mes élèves. Petites ruelles proches de l'école pour certains, chemins un peu plus éloignés pour d'autres, mais toujours à pied, cartable à la main et sourire aux lèvres dans l'insouciance de l'enfance. Leurs dif-

férents chemins les amenaient dans la cour pour quelques jeux ou conciliabules comme le font tous les chemins d'école de par le monde.

Un de mes chemins d'enseignante fut un peu sportif. En effet, en poste dans un petit village de la montagne ariégeoise, je devais, l'hiver, rejoindre ma classe unique à skis de fond car le chasse-neige ne passait qu'en fin de matinée. Longue course matinale, rafraîchissante et tonique le long de la route enneigée... Les chemins de l'école réservent parfois des surprises. Et le soir, la route ayant été damée, la descente n'en était que plus agréable.

Plus tard, j'ai enseigné en ville, là, plus de cheminement pour la plupart des enfants. Ils n'usaient plus leurs chaussures, ne sentaient plus la morsure du froid ou la douceur du printemps lors de la petite marche du matin. Leur chemin de l'école était devenu le royaume de l'automobile.

Mon dernier chemin d'école m'a menée vers la retraite. Je chemine désormais en randonnant à travers des paysages divers tandis que d'autres, enfants et enseignants, continuent à suivre les routes, les rues, les sentiers, les pistes qui les mènent vers l'école.

Here we go, Benjamin Vautier l'Ancien (1829-1898), huile sur toile, 1867, coll. privée

Andrée Giorgi

Suls camins de l'escòla...

Vaquí una escasença bona per far una passejada dins l'enfància e per desrevelhar los sovenirs. Los me'n vau daissar arribar, soi pas preissada. A! Justament me rapèli d'un.

Èra dins las annadas 65. Cada matin, partissiái ambe ma maire que condusiá una pichòta veitura blava, una « Vespa 400 ». Preniam lo meteis camin, ela per anar trabalhar dins una escòla mairala e ieu per anar estudiar a l'escòla primària. Se garava prèp de las escòlas. Autres còps i aviá plan d'espaci per se garar, i aviá pas tant de veituras coma ara. D'unes còps butava una pòrta de fèrre pesuga e pintrada de gris que se dobrissiá sus un pargue qu'environava las escòlas. Èra aquí qu'una amiga de ma maire demorava e se vesián per escambiar de lana, de bròcas o d'idèas per far de brocatge. Totas doas tricotavan plan, fasián de giletas e de tricòts per la familha. Tre que la pòrta se tampava dins un bruch de ferralha, lo bruch de la carrièra desapareissiá e la beutat del pargue resplendissiá. Per arribar a l'ostal de l'amiga, caliá seguir un caminòl plan polit, plan ben entretengut, bordat de pèiras traucadas e d'arbres majestuoses que fasián un decòr magnific subretot a l'auton quand las colors del fulham se mesclavan. E mai i aviá un fum de caquis que los fruches madurs se destacavan per tombar coma de figas que s'esclafavan en esclatant sus de mossas gavadas d'aiga que fasián un grand tapís verd. Tanben en caminant, podiam apercebre d'aucèls polits coma de cardinas, de mesengas o de passerats. Bresilhavan o cantavan e lors cants èran subrebèls. E mai i aviá las odors del pargue, las de la tèrra umida aprèp la raissa, las de las figuièras quand fa caud, las dels ciprièrs e dels lausièrs dins la doçor del matin e los perfums entestants de las glicinas mauvas que marcan l'arribada de la prima.

Mas ai jamai pogut tocar lo velós de las mossas ni metre lo nas dins una grapa de flors de glicina talament ma maire èra preissada d'anar saludar son amiga abans d'anar trabalhar. Esperavi debàs l'escalièr de l'ostal mentre que parlavan de lors tricòts puèi ma maire me disiá al reveire e partissiá cap a son escòla. Ieu, èri pas tan preissada que las pòrtas de la mieuna èran tampadas. Alara anavi a l'ostal de mon amiga la Domengeta que demorava en marge del pargue. Aviái pas tocat l'esquiroleta que son paire dobrissiá la pòrta per partir lèu-lèu a son trabalh. Me disiá bonjorn e mancava pas de me dire de far preissar la Domengeta que voliá pas sortir del banh. Mas mon amiga èra plan rapida quand voliá, s'èra ja vestida e engolissiá son dejunar que de còps partejàvem per anar mai lèu. La sonariá de l'escòla ressonava, èra ora de partir.

Sur les chemins de l'école...

Voilà une bonne occasion de faire une promenade dans l'enfance et de réveiller les souvenirs. Je vais les laisser arriver, je ne suis pas pressée. Ah ! Justement je me souviens.

C'était dans les années 65. Chaque matin, je partais avec ma mère qui conduisait une petite voiture bleue, une « Fiat 400 ». Nous prenions le même chemin, elle pour aller travailler dans une école maternelle et moi pour aller étudier à l'école primaire. Elle se garait près des écoles. Autrefois, il n'y avait pas autant de voitures que ce qu'il y a maintenant. Parfois elle poussait une porte en fer pesante et peinte en gris qui s'ouvrait sur un parc qui entourait les écoles. C'était là qu'habitait une amie de ma mère et elles se voyaient pour échanger de la laine, des aiguilles à tricoter ou des idées pour faire du tricotage. Toutes les deux tricotaient beaucoup, elles faisaient des gilets et des pulls pour la famille. Dès que la porte se fermait dans un bruit de ferraille, le bruit de la rue disparaissait et la beauté du parc resplendissait. Pour arriver à la maison de l'amie, il fallait suivre un

sentier très joli, très bien entretenu, bordé de pierres trouées et d'arbres majestueux qui faisaient un décor magnifique surtout à l'automne quand les couleurs du feuillage se mélangeaient. Et aussi il y avait un grand nombre de kakis dont les fruits mûrs se détachaient en éclatant sur des mousses gorgées d'eau qui faisaient un grand tapis vert. En marchant, nous pouvions apercevoir de beaux oiseaux comme des chardonnerets, des mésanges ou des moineaux. Ils gazouillaient ou chantaient et leurs chants étaient très beaux. Il y avait aussi les odeurs du parc, celles de la terre humide après l'averse, celles des figuiers quand il fait chaud, celles des cyprès et des lauriers dans la douceur du matin et les parfums entêtants des glycines mauves qui marquent l'arrivée du printemps.

Mais je n'ai jamais pu toucher le velours des mousses ni mettre le nez dans une grappe de fleurs de glycine tellement ma mère était pressée d'aller saluer son amie avant d'aller travailler. J'attendais en bas de l'escalier de la maison tandis qu'elles parlaient de leurs ouvrages puis ma mère me disait au revoir et partait vers son école. Moi, je n'étais pas autant pressée car les portes de la mienne étaient fermées. Alors, j'allais chez mon amie Dominique qui habitait en bordure du parc. Je n'avais pas touché la sonnette que son père ouvrait déjà la porte pour partir vite à son travail. Il me disait bonjour et il n'omettait pas de me dire de faire hâter Dominique qui ne voulait pas sortir du bain. Mais mon amie était très rapide quand elle voulait, elle s'était déjà habillée et avalait son petit déjeuner que nous partagions parfois pour aller plus vite. La sonnerie de l'école résonnait, il était temps de partir.

Corinne Hapiot

« Sur les chemins de l'école »

D'abord il y eut notre chemin.
Du plus loin que je me souvienne,
Minuscule main dans la mienne,
Petite sœur attend son câlin.

Quinze petits mois nous relient.
Trois centimètres nous séparent.
Des petits pas sautillants dare-dare,
Nous arrivons enfin, l'air poli.

Devant l'école maternelle,
Grand frère, je te déposais là,
Ton doux regard brun m'enveloppa,
Tu partais telle une gazelle.

Puis, survint celui du primaire.
Mon maître, directeur d'école,
A réveillé des peurs folles,
Des doutes, sans en avoir l'air.

Mes premiers émois, le cœur battant,
Ont eu raison de ces sensations !
L'école n'était pas ma passion.
Dans la cour, je me sentais vivant.

- à pied
- école buissonnière
- frère
- sœur

Sous la pluie, Pierre Edouard Frère (1809-1886)

Tu m'as rejoint, et du coin de l'œil,
Je t'observe l'air attentif,
Le vent faisant voler tes longs tifs,
Sauter les flaques tel un chevreuil.

En quatrième, j'ai redoublé.
Nous étions dans la même classe.
Heureux de partager l'espace
J'étais un cancre tu étais douée.

À pied, nous allions au collège,
Nous faisions des paris insensés
Vie et mort, tout en légèreté,
Promis, je vivrai jusqu'à cent ans !

Les maths n'étaient pas mes amies.
J'aimais plutôt la lumière des mots
Qui me laissaient libre de désserrer l'étau,
Où le champ des possibles est permis.

Au lycée, je me suis échappé.
Fugues, rébellion, subterfuges !
Cigarette, bistrot, tarot et…
Je cherchais un nouveau refuge.

Je ne pouvais plus tenir ta main.
Dans les couloirs, je ne t'ai plus vu.
De mon chemin, tu as disparu…
Ton rire me reviendra demain.

Tes paroles et ton doux souvenir
Remplissent mon cœur d'optimisme.
Sur ce chemin et dans ton prisme.
À toi, j'aurais dû cent ans offrir.

Arlette Homs

Sur le chemin de mon école

Je suis née à Castres au N°40 de la rue de Venise. En 1941 j'habitais encore dans cette rue qui longe la rivière Agoût. Pourquoi Venise ? À cause de ses maisons construites les pieds dans l'eau, comme à Venise en Italie.

Chaque matin vers huit heures et quart, par n'importe quel temps, j'attendais mes amies, Yolande, Yvette et Mimi. Toutes les trois, avec nos cartables, nous partions pour l'école. En passant, nous faisions tourner la roue de la fontaine en fonte au bord du trottoir. Son eau coulait jusqu'à la rivière.

Nous passions devant la boulangerie Cros qui dégageait une bonne odeur de pain chaud, puis sur le « pont de Venise » sur la rivière Durenque au confluent avec la rivière Agoût, et sur le pont Biais. Son nom véritable était Pont de Metz. Il fut construit en 1892 « en biais » pour ne pas défigurer et amputer un morceau du Jardin public de l'Evêché. Puis nous empruntions la rue Durenque.

Pendant le trajet toutes les trois nous révisions les tables de multiplication ou les récitations. Parfois nous chantions :

« Maman les petits bateaux qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes ?
Mais oui mon gros bêta s'ils n'en avaient pas
Ils ne marcheraient pas ! »

J'aimais beaucoup cette rue Durenque (aujourd'hui devenue le boulevard Raymond Vittoz). Nous passions devant le café Boutes avec sa terrasse et ses tables en fer, situé en angle de rues. Il y avait, plus loin, un genre d'épicerie : « Le Caïfa » où l'on vendait du café non moulu, sucre, huile et toutes sortes de légumes secs (haricots, pois, lentilles) en vrac. Quelques mètres plus loin nous arrivions devant la pâtisserie Barney où on mangeait

- à pied
- camarades
- chants
- révisions
- ville

des yeux à travers la vitrine, de beaux saint-honoré et de belles tartes aux pommes.

Enfin, nous traversions la rue Villegoudou, porte de la ville au Moyen Âge, et nous arrivions devant notre école. Immense bâtiment construit en 1935 pour loger l'école de filles et l'école maternelle.

Nous laissions Mimi à l'école maternelle, avec sa magnifique salle d'entrée décorée par une frise en céramique représentant les fables de La Fontaine : Le lion et le rat – Le loup et l'agneau – Le renard et la cigogne. Ensuite venaient le couloir et un grand préau pour les jours de pluie. Lui aussi décoré de céramiques ornant le haut des murs, représentant les fables de La Fontaine : Le laboureur et ses enfants – Le coche et la mouche – Le gland et la citrouille … Elles existent encore.

Face à l'école il y avait une placette avec des platanes où le samedi se tenait le marché.

Je viens de vous parler du chemin de mon école avec mes amies. Un souvenir revient à ma mémoire du jour des épreuves de mon certificat d'études. Le sujet de couture pour les filles que la directrice, Mme Bastié sortit de l'enveloppe : réaliser un ourlet, une ganse et coudre un bouton. Mais, dans l'enveloppe, pas de bouton ! Après discussion, Mme Bastié partit à la recherche de trente boutons. Une mercerie se trouvait rue Villegoudou, toute proche. Elle revint assez vite et distribua tout le matériel. Aucun bouton n'était pareil. Le mien était assez gros et vert. Enfin, l'épreuve put être réalisée dans de bonnes conditions. Puis il y eut l'épreuve de chant avec Mme Roumens. Chacune de nous devait chanter une des chansons apprises pendant l'année. Tout d'un coup, au fond du couloir, une voix magnifique s'éleva. Le silence se fit et une élève fit vibrer les murs avec La Marseillaise.

J'ai un peu dévié du chemin de l'école, mais comment ne pas parler de ces souvenirs qui reviennent en mémoire pendant qu'on écrit sa rédaction ?

Le chemin de mon école et celui de mes amies ont bien changé depuis les années 1940. Les magasins ont fermé. Tout l'îlot Durenque a été démoli pour en faire une avenue. Autrefois, il n'y avait que peu de voitures. On marchait à pied ou à bicyclette. Maintenant on est envahi de voitures... et les

enfants se rendent à l'école en bus. Tout le charme est rompu. Hélas ! Aujourd'hui, où sont passés les souvenirs du chemin de notre école Villegoudou ?

Sortie d'école, trois filettes conversant,
Théophile Alexandre Steinlen,
coll. Musée d'Orsay, Paris,
[conservé au Musée du Louvre]

aube ✻
village ✻
voiture ✻

Lisa Jimenes
CM 2

De matin me desrevelhi cap a sèt oras. Me triga ja d'anar a l'escòla... Soi de Villalbe un vilatjòt al ras de Carcassona. Los ostals i son polits, i a un estadi e una glèisa pichona. Dins la veitura finti lo païsatge. De còps, Ciutat es negada dins la bruma…La rauba d'aur del solelh amagada darrièr las brumas balha de colors meravilhosas. Lo ròse, lo violet, l'irange apareisson. Sola las tòrres de la fortanèla despassan, lo crit d'un corbàs s'ausís... Al mièg d'un camp un cabanòt i es abandonat. De qué fa aquí ? Benlèu lo d'un vinhairon per i recaptar d'aisinas... De còp que i a, los aucèls son pel camp. De passerats, de colombs, una grua... Es mon camin e lo passi coma una breiçairola. Dins la veitura de pensadas me venon. Quin astre qu'ai cada jorn de véser aquela meravilha , aquel espectacle efemèr de la natura que se desrevelha. Un darrièr viratge e soi davant l'escòla. La cort m'espèra...

Le matin, je me réveille à 7 h. Il me tarde déjà d'aller à l'école... J'habite à Villalbe, un village près de Carcassonne. Les maisons sont jolies, il y a un stade et une petite église. Dans la voiture je regarde le paysage. Quelques fois, la Cité est noyée dans la brume... La robe d'or du soleil, cachée derrière les brumes donne de merveilleuses couleurs. Le rose, le violet, l'orange apparaissent. Seules les tours de la forteresse dépassent, on entend le cri d'un corbeau... Au milieu d'un champ, une cabane est abandonnée. Que fait-elle là ? Peut-être est-ce celle d'un vigneron qui y range ses outils... Quelques fois les oiseaux sont dans le champ. Des passereaux, des colombes, une grue... C'est mon chemin et je le traverse comme une berceuse. Dans la voiture des pensées me viennent. Quelle chance tous les jours de voir cette merveille, ce spectacle éphémère de la nature qui s'éveille. Un dernier virage et je suis devant l'école. La cour m'attend...

Florian L.

« Je m'appelle Florian et j'ai treize ans. Je vis à Saint-Martial, un village de deux cent habitants dans l'Aveyron, à une heure trente de Toulouse. Il y a beaucoup de paysans, de champs et de fêtes de villages aux alentours. Dans ce village il y a un musée de tracteurs anciens. Je vis avec mes parents et mes deux sœurs dans un bâtiment de six maisons polygones. Tous les matins mon père part à cinq heures trente et ma mère à six heures quarante-cinq. Mes sœurs et moi-même devons nous préparer tous seuls avant que le bus ne passe devant la maison pour nous amener au collège. Le bus fait son tour tous les jours, le même matin et soir, sauf le mercredi où il passe le matin et le midi.

Tous les matins en montant dans le bus, je retrouve toujours les mêmes élèves et je passe toujours devant la maison de la fille qui me plaît. On s'arrête à deux kilomètres de chez elle, c'est le premier arrêt du bus après que je sois monté dedans. Il y a un deuxième arrêt à côté d'une boulangerie où l'on peut aller s'acheter un croissant quand le bus est en avance. Le troisième arrêt se fait au collège public, puis après on arrive au bas de mon collège, le terminus du bus. Des fois on attend exprès à l'arrêt du bus en bas de mon collège, mais le surveillant nous voit et nous dit de rentrer en classe. Quand je n'ai pas envie d'aller au collège, je fais exprès de perdre mon temps pour me préparer, comme ça le bus passe et part sans moi, ou sinon, je prend le bus et vu qu'on s'arrête trois fois avant mon collège, je descends à un autre arrêt et fais semblant de ne pas voir le bus repartir, ce qui est facile vu que le chauffeur ne remarque rien. Je fais cela car l'école n'a aucun intérêt à mes yeux... Le plus intéressant, c'est encore le chemin pour y aller ».

- amoureuse
- car
- école buissonnière
- viennoiserie
- village

Véronique de La Loge

« Le souvenir est le parfum de l'âme »… et une fois encore, cette faculté de pouvoir me réfugier dans une de mes bulles pour revisiter mon passé, je le ressens toujours comme un véritable privilège. J'ignore si d'autres que moi le possèdent. Je n'en ai jamais entendu parler ! Une redite pour ceux qui le savent, je me dois d'expliquer cet étrange phénomène aux nouveaux lecteurs et à ceux qui n'ont sans doute pas retenu ce détail. L'année scolaire se termine, me voilà de nouveau dans le Lot.

Mon amie Dominique qui habite Creysse près de Martel, me propose d'aller voir la petite école de son village dont elle connaît bien la maîtresse. La journée est chaude. Une odeur de luzerne ou de foin fraîchement coupé embaume l'atmosphère. La Dordogne chargée des dernières pluies s'étale majestueusement. Nous sommes accueillies par une maîtresse de classe unique. Elle nous invite à suivre son cours de mathématiques. Cette matière qui n'est pas mon fort m'incite à m'évader en toute discrétion vers d'autres contrées... à l'aide d'une de mes bulles ! En effet, comme frappée par un coup de règle magique je me laisse happer par l'une d'entre elles qui se moque du temps et de l'espace et qui me projette vers une enfance lointaine et si proche néanmoins. Alors, tout en douceur, je me laisse glisser dans une école, une autre école... dans une classe... dans la classe de mon enfance :

« Avec son petit poêle à bois, qui m'a si souvent réchauffé les doigts... Son grand tableau noir... Son estrade imposante et l'impressionnant bureau du maître avec, dessus, tout le matériel indispensable : boîte de craies de toutes les couleurs, réserve d'encre pour encriers de porcelaine blanche, vieux boulier en bois, cahiers et livres dont « La journée des tout-petits » de Paul Bosher et « Le tour du Monde par deux enfants »... Posées sur les pupitres quelques ardoises sur lesquelles on distingue des voyelles au tracé encore incertain. Sur le bureau, je repère la cuisante règle qui corrige sans pitié l'élève fautif ainsi qu'une pile de « cahiers bleus ». J'en ouvre un et...

c'est le mien ! Des corrections et des « pleins et déliés », écrits d'une façon malhabile à l'aide d'une plume Sergent Major... à trois carreaux de la marge, c'est... bien le mien : nous sommes en 1950 et j'ai huit ans ! Ce qui est à la fois surprenant et émouvant, c'est d'y retrouver aussi une punition donnée avec le motif : « je me suis mal comportée en classe », à copier dix fois... C'est donc bien moi... cela ne peut être que moi !

Ce retour vers le passé semble m'épuiser... alors je m'adosse contre le mur couvert de graffitis. Une vieille pendule rythme le temps, et je ne sais plus trop de quel temps il s'agit... du temps passé ou du temps présent ? Tout devient confus et je navigue dans du clair-obscur. Sur le mur des « accroches » servent à suspendre pèlerines, manteaux, tabliers et bonnets. Au-dessous, quelques cartables sont avachis parmi des godillots boueux. L'ensemble dégage une vague odeur de cuir, de moiteur et de feu de bois. De grandes fenêtres aux carreaux embués dispensent une lumière pâlotte. Je regarde la cour et son préau. Avec mes calots en poche, je cherche des éventuels joueurs de billes. Je me mêle aussi aux mythiques ritournelles de « Qui veut jouer au chat ou au loup » ou de « La p'tite hirondelle », scandées par une bande de chipies se tenant par le cou ou par la taille ! Je passe sous les marronniers en marquant un temps d'arrêt devant les « cabinets ». Des grands du certificat d'études, vêtus de blouses grises, attendent leur tour. Ils chahutent ou s'échangent quelques images trouvées dans les boîtes de « Vache qui rit » ou dans les tablettes de « Chocolat Meunier » ou « Poulain ». Quant aux filles, toujours un peu bécasses et en tablier vichy, [elles] implorent qu'on leur tienne la porte... à cause des garçons qui peuvent « zieuter » par la lucarne ! Soudain la cloche sonne ! Une horde sauvage se rue dans tous les sens. Les enfants se croisent et se bousculent avec une surprenante agilité. Ils se rangent deux par deux, et c'est enfin le silence ou presque. Je me retrouve seule dans cette cour, poussant du pied des feuilles mortes et des marrons ! Je foule ensuite une marelle dessinée à la craie blanche, et du haut de mes dix ans, je saute à cloche-pied jusqu'au « Ciel » ! Tout en sautillant, je saisis au vol quelques vocalises musicales qui s'échappent d'une fenêtre ouverte : « À la claire fontaine... » Toutes ces

images me poussent à croire qu'au Ciel... j'y suis réellement. Alors, je m'y assois et comme pour immortaliser ces bons moments, je me pelotonne en position de fœtus sur mes genoux repliés.

Je ferme les yeux, et je profite avec intensité de cette ambiance envoûtante où se mélangent les images de toutes les écoles que j'ai connues. Celle de Kénifra, de Meknès, de Wetzar (Allemagne), d'Aubiac, de Rueyres... et aussi, bien sûr, celle de la maison où notre préceptrice, horrible folle, me cognait la tête contre la cheminée de marbre pour me faire rentrer la table de 8 ! C'est la même folle du nom de Monique, qui mettait ma sœur Madeleine sous la douche froide pour je ne sais quelle raison ! Après, on s'étonne...

Trop d'émotion... Il est grand temps de revenir à la réalité en quittant ces souvenirs troublants qui bousculent trop mon imagination.

Revenant à notre classe de Creysses, Dominique qui m'observe du coin de l'œil a-t-elle pris conscience de mes allées et venues dans l'ailleurs ou dans le je ne sais où ? Je ne lui en parle pas... Elle me fait signe qu'il faut partir car l'heure de la cantine a sonné ! Alors, en m'extirpant de mon espace virtuel et avec un soupir mêlé de lassitude, je m'arrache de cette marelle et de son ciel. Le temps se referme sur mon enfance mais je sais que j'y retournerai... et probablement seule comme toujours ! Je ne crois pas que ce soit un simple hasard si, dès l'âge de dix ans, je décide d'être « maîtresse d'école » ! Cette empathie que je n'ai pas toujours trouvée auprès de mes maîtres successifs, j'ai tenu à la développer en la donnant à mes élèves à travers mon propre enseignement et de quelques talents reçus... Cette attitude a été une constante tout au long de ma carrière, depuis ma formation Montessori... et même avant lors de ma petite enfance et au début de mon adolescence.

Martin De La Soudière

Il neige aussi en ville

Il n'est pas de "chemin des écoliers" qu'à la campagne. Tout jeune, en région parisienne, pour me rendre à l'école, je devais attendre et me joindre à une dizaine de camarades de mon quartier sur une petite place pas loin de chez nous, pour rejoindre le préau de notre école sous la surveillance du père de l'un d'entre nous. Nous appelions cela la "conduite".

Juste un peu plus âgé, sur mon premier vélo, en compagnie d'un de mes frères, nous gagnions quelques minutes sur le même itinéraire : 5 au lieu de 15. Et avions, juste le temps d'un coup d'oeil, le loisir d'inspecter et d'observer ce qui pour nous constituait nos repères familiers : la place où une fois par semaine, aidés de robustes Percherons, des employés municipaux installaient le marché ; la boulangerie où acheter des "Mistral gagnants" ou des Carambars ; la papeterie où, mais seulement au retour, nous pourrions nous ré-approvisionner en cahiers et en "Bic" (ils venaient tout juste de sortir sur le marché).

Mais, que ce fut à pied ou à vélo, il nous fallait traverser une très large avenue. À nos yeux, elle délimitait strictement deux sous-quartiers que tout nous semblait opposer : celui de notre environnement immédiat, familier et familial ; et, lui au contraire contraint et obligé, celui de l'école.

Il y avait aussi les saisons : octobre-novembre, affronter le tapis des feuilles mortes ; attendre les premiers bourgeons à la rentrées des vacances de Pâques, changer alors notre garde-robe, troquer pantalons contre culottes courtes ; l'hiver enfin, le traverser mal équipés, petits gants et passe-montagne, une (petite) épreuve, nous roulions le plus vite possible pour ne pas trop sentir le froid. La ville sait aussi se faire terroir.

- bonbons
- camarades
- frère
- père
- rencontres
- saisons
- tenue
- vélo
- ville

à pied ✻
bonbons ✻
car ✻
escapade ✻
jeux ✻
mer ✻
rencontres ✻
village ✻

Janine Mariette

Sur les chemins de l'école

Sur les chemins de l'école, je vais chaque jour, chaque matin, je refais le chemin de l'école…

Ce n'est pas le chemin de l'école de mon enfance, si lointaine...

Je fais chaque matin un nouveau chemin, celui de l'école de la vie, qui n'est jamais tout à fait fini, jamais tout tracé, quoi qu'en disent les politiques, qui voudraient nous le tracer, sans qu'on puisse le déborder...

Dans mon enfance il se faisait à pied, sur une petite route classée « chemin vicinal », reliant deux routes qui menaient au centre du bourg.

L'école n'était pas loin, mais il était intéressant de faire un détour, pour aller chez Floriza, la vendeuse de bonbons...

Nous, les écoliers, on regardait l'heure !

Passer chez Floriza prendre quelques sous de bonbons retardait le chemin de cinq bonnes minutes...

Mais le jeu en valait la chandelle, et c'est en courant, qu'essoufflés, nous, les écoliers buissonniers franchissions les barrières de l'école.

Chez Floriza, c'était tout petit, une petite table au bord de la pièce à vivre, dans une minuscule maison ouvrière ; sur la petite table étaient posés quelques grands bocaux de bonbons de toutes sortes, bariolés, de toutes couleurs. Pour quelques francs de l'époque, on obtenait dans un sachet quelques bonbons à partager dans la classe.

Avoir des bonbons donnait du prestige, du pouvoir aux écoliers qui pouvaient partager. Faire un chantage à l'amitié ou troquer les bonbons contre un service ou un autre objet consistait en ce pouvoir...

Plus tard, au collège, il fallait se rendre en car, à Boulogne sur Mer, et partir très tôt le matin, dans le froid de l'hiver ou les brumes automnales.

La rue montant au collège près de la Haute Ville et ses remparts était très pentue. J'y parvenais souvent hors d'haleine, essoufflée, car le car scolaire nous laissait dans la Basse Ville, non loin du port.

Devant les grilles de l'entrée du collège, quelques jeunes filles de douze ans environ s'essayaient au « Houla-Hop », sorte d'anneau, de cerceau en plastique que l'on faisait tourner autour de la taille, jeu interdit à l'intérieur du collège, parce que jugé néfaste de par le déhanchement qu'il pouvait susciter chez les jeunes filles ; d'ailleurs cette mode dura peu de temps dans les années 1960.

Le midi, quelquefois, durant le temps de la demi-pension, évitant la surveillance, nous nous glissions furtivement sous la grille de la cour, qui donnait sur la rue des Pipots. Cette rue descendait vers le Port, où nous allions vers le grand bassin, « Le Bassin Loubet », qui abritait les bateaux de la pêche hauturière. La vue de ces bateaux nous fascinait, nous, écolières de treize ou quatorze ans, nous faisait rêver aux espaces lointains. Pourtant, il y avait une odeur lourde, un mélange de fuel et de relent poissonneux, qui collait aux bateaux et aux quais.

Des oiseaux virevoltaient autour de ces bassins, saveurs de goudron mêlées aux déchets de poisson, car la conserverie toute proche transforme les produits de cette pêche. Quand nous étions bien imprégnées de ces odeurs et de l'imaginaire de ces bateaux aux destinations lointaines, à l'image des « terre-neuvas » fécampois, nous remontions au collège par cette même rue des Pipots.

Cette rue populaire était aussi empruntée par la vendeuse de crevettes, qui passait là deux ou trois fois par semaine, poussant la harangue à intervalles réguliers : « Mes belles sauterelles, mes belles sauterelles... » claironnait-elle... (Terme patoisant, qui désigne ces délicieuses petites crevettes grises, cueillies sur les rochers de la Côte d'Opale).

Souvenirs de ces chemins de l'école un peu poissonneux, mais chemins pleins d'espérance, pour le devenir de la vie...

Aujourd'hui, mon chemin est davantage balisé, mais le souvenir de ces chemins anciens me rappelle la distance parcourue avec joies et embûches et me dit que l'initiation à la vie est au détour de chaque chemin emprunté.

à pied ✻
accident ✻
campagne ✻
frayeur ✻
frère ✻
père ✻
tilbury ✻
voiture ✻

Henri Noubel

Sur le chemin de l'école de l'Est, à Castelnaudary

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mes parents qui tenaient une pharmacie à Millau, décidèrent de retourner à Castelnaudary où les rappelaient leurs parents respectifs. Les deux familles, les Noubel, côté paternel, et les Vergé, côté maternel, étaient originaires de cette ville. J'avais autour de quatre ans quand le déménagement eut lieu. Mon seul souvenir de la guerre était la retraite allemande du camp du Larzac : une troupe de soldats armés de fusils, martelant le sol de leurs grosses chaussures, précédés et suivis de chars et de canons, et les habitants de Millau formant, tout le long du trottoir de la rue principale, une haie muette, pétrifiée de peur.

À Castelnaudary, nous fûmes hébergés chez les grands-parents paternels qui habitaient une grande maison, avec jardin, donnant sur la Promenade. Mon frère Jean, d'un an plus âgé que moi, allait déjà à l'école. Bientôt, j'entrais au Cours Préparatoire à l'école de l'Est. J'ai encore le souvenir de séances répétées à la maison – avant, pendant et après chaque repas – de révision des genres. Pourquoi un arbre serait-il du genre masculin si on dit une forêt, genre féminin ? Cela n'entrait pas dans ma petite tête : c'était tellement illogique à un âge où pour moi Montecôte était plus normal que Pentecôte ! Aussi, lorsqu'on m'interrogeait, je répondais au hasard :

- Maman : « table », c'est un mot masculin ou féminin ?

- Moi : masculin ! Bingo !!! »

Cela dura des mois. Je faisais le désespoir de mes parents et de mon frère.

Dès que nous rentrions de l'école, Jean et moi déposions nos cartables dans notre chambre au deuxième étage de la haute maison et courions jouer dans le jardin que le grand-père Firmin avait presque uniquement planté en figuiers, sa grande spécialité. Le long du mur mitoyen de droite se trouvait

le poulailler : les poules nous fournissaient en œufs frais, mais le coq, terriblement agressif, nous faisait peur. En face de la maison, de l'autre côté de la Promenade, nous retrouvions à l'occasion des compagnons de jeux de nos âges, Aimé et Lucien Ariès.

Un beau jour, un changement radical de logement et de vie nous fut annoncé ! Par suite du partage de biens voulu par le grand-père côté paternel, Firmin, mes parents héritaient de la grosse ferme de Donadéry, située à trois kilomètres environ du centre de Castelnaudary, sur la voie romaine qui va vers Bram. Depuis plusieurs semaines, on entendait parler, au moment des repas, du futur déménagement. Cela restait flou pour nous jusqu'au jour où la chose se réalisa. Désormais, nous allions habiter à la campagne.

Pour faciliter notre déplacement de la ferme à l'école de l'Est, le grand-père, qui aimait les chevaux, décida l'achat d'une jeune jument que l'on attela à une sorte de tilbury. Fiers de notre équipage que Firmin avait appris à conduire à son fils, nous fîmes plusieurs voyages de bon matin, au pas rapide de la jument. Le premier arrêt en ville avait lieu près de la côte menant à l'école de l'Est. Mon frère et moi descendions de la carriole et, en quelques minutes, nous étions dans la cour de récréation, attendant la cloche qui sonnait l'entrée, sans bruit et en rang, dans la salle de classe.

Ce temps du déplacement en tilbury ne devait pas durer longtemps. Un jour, alors que nous cheminions au petit trot vers la ville, un énorma camion chargé de balles de fourrage pour Pexiora, fit peur à la jeune jument. L'animal fit une telle embardée sur la droite que l'attelage versa dans le fossé. Beaucoup de peur, peu de mal. Enervement compréhensible de Papa qui, ce me semble, dit à mon frère de retourner à pied à la ferme – peu éloignée du lieu de l'accident -, pour demander de l'aide. Un ouvrier agricole arriva bientôt et nous aida à dégager la jument et la carriole du fossé. Fin des déplacements hippomobiles pour aller à l'école !

L'achat d'une voiture s'imposait pour les besoins du laboratoire d'analyses dont l'installation se terminait, pour nous conduire près de l'école et pour faire les achats en ville. Si mes souvenirs sont exacts, un soir de l'automne 1947 ou 48, une Simca huit familiale flambant neuf, d'un noir étince-

lant, nous était livrée dans la cour de la ferme. Quelle surprise et quel enchantement à une époque où posséder une voiture, surtout en milieu agricole, était si rare ! Dorénavant, le tilbury à cheval du matin serait remplacé par une machine de plusieurs chevaux.

J'admirais l'automobile avec un enthousiasme retenu. J'étais impressionné par le ronflement du moteur et, quand j'entrais dans l'habitacle pour aller à l'école, les secousses que provoquait le démarrage nerveux de mon père ne me rassuraient guère. Lorsque bufau l'auta, les recommandations étaient strictes : « Retenez bien les portières, les enfants ! » Et le matin, il n'était pas question de s'attarder ou de rêvasser.

Mon frère et moi, nous partions donc chaque matin en voiture. Papa nous déposait au pied de la fameuse côte de la rue Goufferand qui montait vers l'école. À la fin des cours, à dix-sept heures, nous avions rarement droit au retour en taxi familial. Papa était submergé par de multiples occupations : les travaux des champs à surveiller, l'élevage des bovins, la vente du lait et surtout le laboratoire d'analyses qui était définitivement installé dans l'ancienne porcherie, sous la grande terrasse de Donadéry.

Le retour à la ferme s'effectuait à pied en un peu plus d'une demi-heure, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Les soirs d'automne couraient dans le ciel de gros nuages noirs qui ajoutaient à l'obscurité de la fin des cours, à 17 heures. Ces jours-là, nous n'avions guère envie de traîner en chemin. Nous appréhendions l'arrivée de la profonde nuit noire. Engoncés dans nos imperméables, nous avancions d'un pas rapide, nos grosses galoches aux pieds, le lourd cartable sur le dos, retenant de la main droite le capuchon que le vent s'obstinait à nous enlever.

Le trajet le plus court, qui comportait le moins de circulation, consistait à rejoindre la route de Bram par la descente de la rue de la Baffe, à suivre le côté gauche de la route sur environ deux cents mètres afin d'atteindre le chemin de halage du Canal du Midi. À droite du vieux pont en dos d'âne que nous devions franchir, se trouvait le Grand Bassin avec son île de la Cybèle et ses péniches amarrées auprès du chantier naval. À gauche, le moulin à vent et les écluses Saint-Roch. Une fois passé le pont, nous tour-

nions à gauche, longions la minoterie et entamions sur plusieurs centaines de mètres le chemin qui suit la voie d'eau sur sa droite.

Le doux clapotis de l'eau, les immenses platanes dont les feuilles jaunies jonchaient le sol et flottaient sur l'eau, le vent qui faisait craquer les branches, les ragondins, les canards sauvages, les poules d'eau qui peuplaient les berges aux hautes herbes, les ronds de vaguelettes que produisaient les poissons, tout cela tenait nos sens éveillés. Mais le plus impressionnant pour nous était le passage des énormes péniches chargées de bois, de charbon, de céréales ou de tonneaux de vin, qui soulevaient de grandes vagues en forme de V se brisant contre les berges.

Vers la fin de l'automne, à la sortie des classes, la nuit tombait rapidement. Le canal perdait de son charme et devenait inquiétant. Seul, le hululement sinistre de quelque chouette coupait par intermittence le léger clapotis de l'eau mêlé au bruit du vent. Une lune froide jouant à cache-cache entre les nuages sombres se reflétait de temps à autre à la surface glauque de l'eau. Nous accélérions le pas, droit devant nous, ne disant mot et n'osant pas regarder en arrière.

Au cours d'une de ces sombres soirées d'automne, alors que nous venions de quitter les bords du canal pour, par un court chemin de terre, rejoindre la route de Bram et arriver à Donadéry en quelques minutes, mon frère s'arrêta net et me retint par le bras. Sans mot dire, il me montra du doigt une grande forme qui s'agitait à une centaine de mètres. Effrayés par la masse fantastique mouvante que Jean déclara, à voix basse, être un rhinocéros, nous nous baissâmes pour être moins visibles et reculâmes jusqu'au chemin de halage. Une fuite éperdue s'en suivit qui, après un long détour jusqu'à l'écluse de Gay, nous permit d'atteindre, sains et saufs, la ferme.

Les parents, légèrement inquiets du retard que nous avions pris à cause du changement d'itinéraire, nous demandèrent ce qui s'était passé. Encore sous le coup de la peur, nous débitâmes notre histoire en quelques phrases hachées d'où ressortait, toutefois, la joie de nous retrouver vivants, bien au chaud, à la maison ! Papa et Maman souriaient en écoutant notre aventure. Ils ne se moquèrent pas de nous, mais nous rassurèrent en disant

que, dans notre région, n'existait aucun animal dangereux. Ce qui nous avait fait peur devait être un massif d'aubépine que le vent agitait ; quant aux rhinocéros, ils vivaient dans la savane africaine, très loin de Castelnaudary !

Peu à peu, en prenant de l'âge et de l'assurance, les allées et venues ferme-école et vice versa se firent de manière routinière sans grand incident et ce jusqu'à l'entrée en 6ème : séminaire de Castres pour mon frère aîné, et, plus tard, lycée de Castelnaudary, pour moi-même... Huit ans plus tard, j'entrais en stage à l'Ecole Normale de Carcassonne ; quatre mois après, on m'attribuait un poste de remplacement au lycée du Bastion ! Ainsi commençait ma carrière d'enseignant.

Ecoliers sous la pluie, C. Liebich,
coll. Bibliothèque Nationale et Universitaire
de Strasbourg

Jean-Michel Peyrat At

Les chemins de l'école, comme certaines voies, sont impénétrables ou du moins vaudrait-il mieux ne jamais s'y aventurer, n'y plus revenir pour rester indemne : il avait longuement hésité à la lecture d'un journal local où se trouvait un encart minuscule invitant à traîter ce thème, c'était au mois de décembre et l'ambiance poussait à s'étourdir plutôt qu'à se souvenir.

Malgré tout, conscient que sa réflexion serait en étoile, parce que tout éloigne de l'école et tout y ramène, au gré des lectures et des rencontres, il s'était assis avec crainte devant son clavier et bien sûr les mots étaient venus.

Son enfance avait tourné autour de ce lourd bâtiment hérité de la IIIème République, rose et blanc, décoré de balcons et de corniches.

Sa route était courte : il suffisait de descendre l'escalier, dont la rampe vernie était déjà un terrain de jeu, glisser à califourchon jusqu'à la sphère de cuivre qui brillait au rez-de-chaussée. La porte est lourde à pousser, l'air du matin le saisit puis la grille est franchie et les bottillons martèlent le goudron de la route qui traverse le village.

Pas de rituel ici. Il est des pays, perdus dans l'espace et le temps, où les enfants ont de drôles de coutumes. Sa grand-mère avait enseigné trente ans dans la vallée du Lauquet puis était repartie occuper la maison de son père, en Comminges, elle y élevait des poules et des lapins. Le garage était à l'écart, un grenier occupait l'étage où elle avait entassé, dans l'odeur du bois et des pommes étalées sur du papier journal, de très anciens livres de lecture, illustrés de fines scénettes hachurées : on y voyait des écoliers en sabots, parcourant des chemins creux où rôdait le uhlan, cartable et bûche sous le bras pour le poêle de la classe. Sa mère sur son premier poste dans le lointain Pays de Sault parlait aussi de la bûche mais cela lui paraissait d'un ridicule achevé. Sa sœur aussi fut institutrice, trois générations de femmes…

- attente
- école
- jeux
- mobylette
- train
- voiture

Pour lui l'aventure, c'était de maîtriser le temps, de s'asseoir sur un banc, devant l'école des filles, séparée de l'école des garçons par la mairie et son drapeau. Il avait un quart d'heure. Les garçons se retrouvaient à neuf heures moins le quart, il n'y avait d'autre usage que de préparer les jeux de la récréation de onze heures, plus longue : selon le temps, on courrait à délivrance, on s'accroupirait aux billes ; exceptionnellement, si les maîtres étaient prêts à accepter les échauffourées, on se passerait un ballon informe pour mimer le rugby.
En hiver, il se contentait de cela.

À midi, le repas de famille est vite expédié. Dans la classe en bas mangent un ou deux enfants, venant de ce qu'on appelle les « campagnes », ceux qui n'ont pas de famille au village pour les accueillir. Il va parler avec eux, admire les gamelles en fer blanc, ce qu'on aperçoit dans les compartiments lui semble plus savoureux que la cuisine de sa mère. L'un d'eux, un grand, agrémente son repas d'un flacon de vin rouge, il le verse dans un verre en plastique souple dont la couleur verte donne au liquide un aspect de sang noir : « Tu veux goûter ? ». C'est délicieux. Sa sœur arrive à ce moment : malédiction. Et bien sûr, au dîner, sa mère hurle : « Tu as bu dans le verre de Gonzale ! » Elle est horrifiée, se moque du vin mais, si elle pouvait, elle lui laverait la bouche au savon de Marseille.

Le soir, l'étude terminée, il est six heures, il fait déjà nuit, il doit passer par la classe des filles, la porte d'entrée extérieure étant fermée. Il reste un moment sans entrer, il y a le rai de lumière, le brouhaha d'un groupe et la voix de la maîtresse, parfois. Une inspiration, il toque et file rejoindre, raide et cramoisi, le local de rangement dans l'ombre qui donne accès à l'escalier salvateur.

Avec les beaux jours, le quart d'heure devient indispensable pour parcourir les cent mètres qui séparent l'école des filles de celle des garçons.
Il est là, sur son banc, au pied du bâtiment. En levant les yeux, il suit les nuages balayés par le vent du nord qui s'effilochent et se perdent dans le ciel bleu, le pignon semble avancer et reculer, les vieux parlaient d'un

tremblement de terre, dans le passé, il le revit tous les matins mais ni l'école ni la mairie ne basculent. L'étage de l'école des filles comporte le logement de fonction de onze pièces, avec des plafonds à trois mètres. Dernier niveau, le grenier tout en longueur sous la charpente : on y a soigné des blessés pendant la guerre, la grande, ça aussi ce sont les vieux qui le disent, il y pense à chaque fois, que de souffrances au-dessus de sa chambre d'enfant…

Il n'est pas neuf heures, il lit quelques pages d'un livre de bibliothèque à la couverture bleue, qui masque le vert kaki du carton et le titre doré, pour quelques instants à partager avec ceux qui l'accompagnent encore bien des années après, Verne, Curwood, London…

La classe, il faut bien y arriver : dix élèves en CM2, dix en « Fin d'études » pour préparer le fameux « certificat ». Son père l'a gardé dans cette section, entre dix et onze ans, pour retarder l'inéluctable : le départ vers la ville et son lycée et le jour de la rentrée, les trois cents gamins qui attendront en rang l'appel de leur nom pour rejoindre leur groupe, cinq classes de A (« classique ») et deux de M (« moderne »)…

Il n'a jamais aimé la ville, le vent glacé qui s'engouffre dans ses rues grises. On y allait pour les courses, le jeudi après-midi, et toujours en hiver. Maintenant son destin est lié à elle, avec ces sept années qui l'attendent.

Pour ces « années-lycée », la famille a déménagé, troqué le petit village des Corbières pour un autre au pied du Cabardès, pour ce qui n'est pas encore une cité dortoir mais va le devenir très vite.

Chaque matin, ils s'entassent dans la vieille 4L, il est passager à côté de son père, derrière se trouve sa sœur, on s'arrête pour prendre une autre fille, une voisine. Il ne la regarde jamais. Toute son attention est accaparée par l'heure de départ. Trop tôt ? Trop tard ? Tout se joue en fonction de l'autocar qui emmène les gamins du village, il ne les connaît pas, il n'a pas grandi avec eux. Ils lui font peur.

Son père ignore son angoisse. Il lui en veut. Parfois, le car est déjà parti, s'ils ne l'ont pas rattrapé dans l'allée des platanes, immanquablement il est devant eux dans la Côte des Saints, à l'entrée de la ville. Il ne perd pas des yeux la vitre arrière du car, la dernière banquette où se retrouvent les

durs, il les devine, se bousculant, riant, échangeant des bourrades qui créent une complicité indéfectible.

Le plus souvent ce ne sont que des silhouettes, masquées par la buée. Mais soudain, une main frotte la vitre, dix visages rigolards s'y plaquent et il voudrait disparaître. Son père n'est conscient de rien, pire, il colle au véhicule pour doubler, si ça marche, bravo mais sinon sa honte redouble.

Demi-pensionnaire « surveillé », il quitte le lycée à dix-neuf heures, le trajet s'accomplit dans l'anonymat et l'apaisement du retour vers le foyer. Le village est passé à autre chose, c'est l'heure où les repas se préparent, les postes de télévision vont capter les derniers passants.

À quatorze ans, libération, la mobylette fait irruption dans sa vie, ce sont les premières sorties avec les copains du dimanche, au bistrot sans ses parents sur la 113, à Trèbes… La 113 qu'il évite, matin et midi les jeudis et samedis, puis, après son exclusion de l'étude du soir pour insolence, chaque jour, empruntant les traverses pour rejoindre le lycée. Un peu d'argent de poche et Druillet, Goscinny, Giraud… deviennent ses nouvelles idoles.

Après le lycée, le chemin de l'école est un chemin de fer qui s'ouvre sur le quai de gare du dimanche soir, battu par le vent dans les voix assourdies des haut-parleurs. Au bout du quai, une fille salue ses parents, ils ont porté jusque là sa lourde valise et lui va traverser tous les wagons pour la retrouver quand le train est parti…

Année après année, le train est entré dans leurs vies, il mène à d'autres lieux que l'on découvre le lundi matin après une nuit sans sommeil (« Orléans-les-Aubrais... » Nous arrivons à Paris Austerlitz dans quelques minutes, terminus du train... »).

Et puis, toujours plus loin, toujours plus tard, on prend le ferry, parfois l'avion... Il est toujours là, accompagnant ces merveilleux hommes et femmes qui font les femmes et les hommes de demain, ici et ailleurs, là où les petits apprennent les mots et font des crêpes tandis que les grands préparent le bac, et on parle espagnol, on parle arabe, et on parle français...

Via scholae, via vitae, schola vitae...

Christian Plain

À l'école de Raymond
(Hommage à Raymond Bacquier de La Réole)

Raymond est hémophile et son infirmité,
Ne pouvant sans dommages être assez bien soignée,
Il roule dans son fauteuil, armé d'un pédalier,
Que de ses bras musclés il tourne en moulinet.
Moi, je monte derrière je suis son passager,
Le seul autorisé je suis privilégié.
Il m'emmène avec lui au bord de la Garonne.
Je tiens avec fierté ses cannes et ses appâts.
J'écoute ses jurons dans la langue Gasconne
Et ses éclats de rire, c'est presque mon papa.
Le mien est au Tonquin, je tiens à celui-là.
Il m'apprend à lancer les pierres en ricochets,
Me promène le long des grands champs de tabac
Et leurs sombres hangars où les feuilles vont sécher.
Au milieu des maïs on choisit des poupées.
Entre vignes et prés à travers le pays,
On se gave d'odeurs on sent la vie chanter.
Le dimanche venu, il m'emmène au rugby.
Ah ma chère liberté mes tendres escapades !
Voici venu le temps où comme un prisonnier,
Je dois mettre un sarreau que ma mère a brodé.
Je m'entends lui lancer, inutile bravade,
Sur un ton renfrogné: Je le déchirerai !
Ma première rentrée vers la petite école.
La mine résignée des enfants me désole,

- fauteuil roulant
- mère
- père
- première rentrée
- tenue

Alors j'ai laminé le joli tablier.
Ma maman m'a giflé, je l'avais mérité.
Était-ce un rituel pour entrer dans la vie ?
Tous mes rêves d'enfant que j'avais déchirés ?
Mais non, pas oubliés, ça jamais de la vie !
J'ai donc fait mon chemin changeant souvent d'école
Pour une année ou deux, parfois quelques semaines.
Un papa militaire ça peut être une aubaine
Pour changer de décor au bon vouloir d'Éole.
Mon école préférée, celle qui sentait bon,
C'est celle de La Réole sur le fauteuil roulant.
J'étais un écolier attentif et aimant,
Avec un professeur qui s'appelait Raymond

Sur le chemin de l'école, Emile Claus
(1849-1924)

Michel Pontoire

Je vous parle d'un temps que les moins de septante *ans ne peuvent pas connaître.* [1]

L'école était au centre du bourg, à cent mètres de la croisée des deux axes parcourant la commune. Elle était, naturellement, au point de rencontre des quatre bandes d'enfants qui, chaque matin, cheminaient vers elles à « galoches que veux-tu » [2].

Pluie, vent, neige n'avaient d'autre effet que de modérer le caquetage de chacune des quatre cohortes en marche vers le savoir. Les jours de « devoirs mensuels », les grands se hâtaient moins. Au besoin, ils sauraient imputer leur retard à la nécessité d'attendre un petit du CP en mal d'affection maternelle. L'instituteur ne rouspèterait que pour la forme, amusé qu'il avait toujours été par l'espièglerie des gamins et indulgent pour des petites jambes ayant, pour certaines, cinq kilomètres à parcourir avant de franchir le porche de la maison d'école.

Il arrivait qu'une bande eût envie d'en attendre une autre. La jonction ne pouvait avoir lieu qu'au carrefour, la seule intersection des deux routes empierrées du bourg. À cet endroit, le mur du cimetière, haut de plus de trois mètres, faisait office de surface d'affichage. Devant les vastes annonces aux couleurs éclatantes proposées par les cirques Amar ou Pinder, petits, moyens et grands faisaient provision de rêves. Ils seraient, une journée durant, dompteurs, trapézistes, magiciens... entre le problème à dix lignes de solution et l'exigeante conjugaison d'un verbe du troisième groupe de sens mystérieux et d'usage improbable.

Le porche de l'école franchi, les bambins saluaient l'instituteur avec le respect qu'il savait exiger. Monsieur Prévaud portait invariablement une longue blouse grise, tavelée de poussière de craie et strictement boudinée à la ceinture. Les enfants ne l'avaient jamais vu sans cet accoutrement qui le dotait d'une singularité redoutable. La présence d'un atroce petit carnet dé-

- à pied
- camarades
- chasse aux oiseaux
- farces
- histoires
- instituteur
- village

passant de la pochette de poitrine accroissait notoirement la défiance des bambins pour cette soutane laïque. Dans les pages de ce détestable calepin étaient, en effet, méticuleusement consignées toutes les punitions, bases indispensables d'un bon enseignement et d'une bonne éducation.

Les gamins entraient en classe. Qu'ils auraient aimé qu'une des fées du monde fabuleux des petits accélérât le rythme des battements des ailes du temps ! Tous n'avaient en tête que le moment béni où ils franchiraient le seuil dans l'autre sens. La dictée les attendait. Redoutable ! Tapie comme une sale bête parmi le fatras des papiers qui encombraient le bureau du maître. Ce serait, encore, un fragment de Joseph Cressot, Alain Theuriet ou Gabriel Maurière, auteurs au talent reconnu pour hérisser leurs textes des chausse-trapes les plus pernicieux. Il aurait fallu un flair de chien truffier pour débusquer l'inévitable imparfait du subjonctif tapi entre les passés (dits) simples comme une bécasse dans un sous-bois. Omettre de l'estampiller de son accent circonflexe, c'était commettre une offense suprême à la langue française ! La correction se soldait impitoyablement par une kyrielle de mots et de règles à copier. Trop nombreux, ces pensums risquaient sérieusement de différer le moment du départ le soir. Horreur absolue ! « Punitions intelligentes ! » clamait le maître, persuadé que « la méthode sévère » proposée par Alain était la panacée en matière de pédagogie.

17 heures ! Enfin ! À grands crissements de plumes Sergent-Major, chacun s'était acquitté de ses obligations orthographiques. Nul ne voulait manquer le départ de la bande.

Monsieur Prévaud libérait d'abord les quelques élèves prenant la direction de Marqueteau. Il conduisait ensuite le reste de sa classe jusqu'au carrefour. Il contrôlait un long instant le bon départ dans les trois directions : vers Fosse, vers Montfort et vers Igné (hameaux plus importants que le bourg lui-même). « A demain ! Ne musardez pas en route ! » Pour ne pas être surpris en flagrant délit d'impolitesse, chaque enfant tentait de clamer plus fort que son voisin son « au revoir Maître ! ». Aussi loin que portait sa vue, l'enseignant s'assurait que sa troupe de chenapans ne commettait ni incartades ni imprudences. Dès qu'elles se savaient hors de portée du regard

magistral, les trois bandes se disloquaient. Les chasseurs en herbe retrouvaient leurs lance-pierres dissimulés dans des cachettes secrètes. Il aurait été trop risqué d'introduire un objet aussi précieux dans l'enceinte de l'école. L'acuité visuelle du maître était bien trop exercée et la confiscation était sans appel. Pour les moineaux, pinsons et merles, la récréation était terminée. Il leur fallait, précipitamment et à tire-d'aile, s'éloigner du chemin des écoliers. Certains y laissaient, parfois, quelques plumes.

Les filles, de leur marche lente mais régulière, imposaient le rythme de progression du groupe. Grâce à elles, les garçons savaient s'ils disposaient d'assez de temps pour contourner une haie ou s'ils devaient rappliquer en vitesse. Qu'ils fussent en train de traquer une alouette ou un verdier, ils gardaient un œil sur elles. Un jour, une nouvelle, un peu pimbêche, crut bon de ne pas lanterner comme ses compagnes. Elle arriva au hameau de Fosse avec une belle avance, mais ne fut guère *avancée*, le lendemain, lorsque Paulin accrocha sa petite culotte à la cime d'un arbre dans lequel il était grimpé sous les regards ébahis et admiratifs des petits.

Lassés de manquer leurs cibles, les terreurs de la gent ailée ralliaient le groupe. La proximité d'autrui enhardissait suffisamment chacun pour qu'on abordât, à bâtons rompus, l'actualité saisie par bribes aux détours des conversations des adultes. Il suffisait ensuite à nos jeunes limiers d'assembler les éléments recueillis pour reconstituer les évènements que leurs parents s'étaient appliqués à leur dissimuler. L'inépuisable imaginaire des bambins complétait aisément les lacunes laissées par les propos des grands. Tous avaient réussi à comprendre que le père Fortier avait tiré deux coups de fusil dans ses contrevents mystérieusement secoués au beau milieu d'une nuit... L'information ne manquait pas de sel. Elle méritait qu'on l'enrichît. Chemin faisant, on en vint à se persuader que le bonhomme avait utilisé des chevrotines à sanglier. L'éventualité que le curé Tronçais eût béni les cartouches n'obtenant pas l'unanimité, on en débattit encore et encore. Tous décrivaient, avec un pittoresque consommé, le père Fortier jaillissant sur le seuil de sa porte, liquette au vent, bonnet de nuit de travers sur la tête et fusil fumant à la main. Ils avaient copieusement élucubré sur l'origine du bruit

que le pourfendeur de fantômes soutenait avoir perçu. Les plus grands n'eurent pas de difficultés à convaincre les petits que ce ne pouvait être que le croquemitaine qui s'ébrouait dans le puits tout proche. Depuis qu'ils savaient marcher, leurs parents n'avaient cessé de les mettre en garde contre les tentacules de ce monstre qui attrapait les enfants par-dessus les margelles.

Il y a peu, à la Société, quelques anciens narraient encore une aventure survenue lors d'un retour de l'école. On était évasif quant à la date. On se souvenait tout juste que c'était à l'époque où les ageasses font leurs nids au milieu des haies d'aubépines. Ce jour-là, comme d'habitude, la bande de Fosse s'éparpilla dans le bois des Brûlis. Tous recherchaient le frisson que procure l'essor brutal d'un faisan ou le jaillissement plus feutré d'un râle des genêts.

Soudain, un retentissant « *beleubeleubeleu* » venu de nulle part rassembla promptement les gamins effarés, autour de Paulin. Quel animal avait bien pu émettre un tel cri ? C'était comme un immense bêlement mais d'une amplitude d'autant plus inquiétante que venait d'être évoqué le croquemitaine du père Fortier. Du taillis provenaient maintenant des froissements de branches fléchissant sous un impact indéterminé. Le chef, qui savait toujours prendre la décision appropriée à toute situation, n'hésita pas. Il prit ses jambes à son cou. Etant le plus grand, il conserva la tête de cette débandade jusqu'à l'entrée, à bride abattue, dans le hameau.

Compte tenu des différents âges, l'arrivée se fit en ordre dispersé. Les adultes n'eurent droit qu'à d'évasifs fragments de réponses à leurs interrogations au sujet d'une telle avance sur l'horaire habituel. Lorsqu'on est courageux comme voulaient le laisser accroire tous ces garnements solidaires, il est bien délicat de justifier une fuite provoquée par un moment de frayeur.

Au départ, le lendemain matin, aucune unité ne manquait à la bande compacte qui longea silencieusement le bois des Brûlis. Tous les regards convergeaient vers le cœur du bosquet. Aucun son importun ne perturba le bel agencement de la petite troupe. Paulin se félicita de s'être, une fois de plus, conduit en grand stratège.

L'idée de demander l'avis du maître fut rapidement abandonnée et même proscrite. Ne profiterait-il pas du trouble qu'il ressentirait chez ses élèves pour les accompagner jusque chez eux ? Dès qu'il flairait une anomalie dans un groupe, il s'imposait pour l'escorter. La semaine précédente, il lui avait suffit de surprendre quelques paroles au sujet d'un nid de pie difficile d'accès et de constater quelques égratignures sur les genoux de Roquenbois pour qu'il s'invitât à faire un brin de conduite aux enfants d'Igné. Non ! Il ne saurait rien. La nouvelle qui avait des difficultés à intégrer les manières de la petite clique reçut un avertissement qui la fit rougir jusqu'aux oreilles.

Paulin décida qu'au retour de l'école, on battrait le bosquet à la manière des rabatteurs traquant chevreuils et sangliers. Exceptionnellement, les filles suivirent les garçons qui avaient bien besoin d'elles pour afficher un courage plutôt défaillant. Ils frappaient arbres et arbustes de leurs bâtons, plus pour combattre un silence forcément suspect que pour risquer de lever la bête. Ils arrivèrent enfin au bout du bois. D'un fourré, ils n'avaient fait fuser qu'un lièvre presque aussi épouvanté que ses traqueurs.

Durant les jours qui suivirent, on ne parla plus de battue au grand soulagement de tous. À l'aller comme au retour, en abordant le lieu fatidique, imperceptiblement, chacun se rapprochait de l'autre, l'oreille aux aguets.

Sur ce chemin de l'école… *On y racontait des histoires*
Si merveilleuses qu'aujourd'hui
Dès que je commence à y croire
Je ne sais plus bien où j'en suis [3]

[1] : Charles Aznavour « *La bohème* » 1965- Paroles de Jacques Plante, légèrement modifiées
[2] : Maurice Fombeure (1906-1981) : *Les écoliers*
[3] : Maurice Carême : *La lanterne magique*

accident ✻
campagne ✻
car ✻
mère ✻
père ✻
sœur ✻

Aurélia Potot

L'accident

Le marché du samedi terminé, Maman a replié son étal, rangé les cagettes vides dans le fourgon, chargé les tréteaux, le parasol, la balance ; elle a compté le contenu de sa caisse avec satisfaction : les ventes ont été correctes, elle n'aurait pas travaillé si dur pour rien. Et elle a pris la route du retour, celle qui remonte le cours du fleuve depuis la ville où il se répand dans la Grande Bleue tout près du marché, jusqu'à quelques lieues de sa source, juste en amont de la commune où se situe notre petite exploitation agricole.

La route du retour représente un moment privilégié pour Maman. Enfin assise et silencieuse après avoir palabré toute la matinée, elle se relaxe afin d'arriver à la maison dans les meilleures dispositions pour se consacrer entièrement à nous, sa famille. Elle ramène toujours de quoi préparer quelques mets délicieux pour le week-end où nous nous retrouvons réunis autour de la table, en dehors des contraintes scolaires. Le samedi midi c'est au tour de Papa de préparer le repas. A cette heure, pense-elle, il a déjà dû se mettre aux fourneaux pendant que les filles mettent le couvert. Nous veillons toujours à ce que tout soit prêt lorsqu'elle arrive car nous savons qu'elle s'est levée à quatre heures du matin au lendemain d'une journée de cueillette harassante.

Comme tous les samedis pendant ce trajet Maman savoure à l'avance ce moment où elle arrivera, ouvrira la porte et nous embrassera puis mettra les pieds sous la table et se laissera servir. Alors commenceront nos échanges, où chacun en même temps racontera sa matinée, dans une grande confusion. Les conversations s'entremêleront, les réponses échapperont aux

questions, nous parlerons la bouche pleine et nos rires couvriront les mots dans les cliquetis des couteaux et des fourchettes. La traversée de la ville à l'heure où les gens sont à table est rapide et elle arrive vite dans les faubourgs, traverse les hautes barres d'immeubles qui s'alignent devant le lit du fleuve, trop large pour ce petit torrent de montagne qui ne se gonfle que lors de fortes pluies. Elle gagne enfin la pénétrante construite sur sa rive. Là elle peut accélérer avec la satisfaction d'écourter le temps de son retour. Au bout de la pénétrante, au rond-point, elle quitte la vallée pour attaquer le col derrière lequel se blottit notre village. La route est large et son fourgon lancé à vive allure se balance sans ménagement au gré de ses courbes. À l'entrée de la longue ligne droite qui précède la succession de lacets qui escaladent le col, elle accélère encore.

Mais que se passe-t-il là-haut ? Tout au bout plusieurs voitures semblent bloquer l'accès au virage, elle distingue une voiture de police et... oui, il n'y a pas de doute, une voiture s'est retournée sur le toit au milieu de la route. Elle ralentit mais un gendarme lui fait signe de se dépêcher et de libérer la voie. C'est alors qu'elle aperçoit un car presque vertical, le nez dans le ravin qui descend de la montagne ; son arrière-train dépasse à peine du parapet défoncé. Sur la vitre arrière un panneau jaune affiche deux silhouettes d'enfants.

Alors qu'elle refuse l'évidence, son cerveau lui impose malgré tout un raisonnement logique : C'est le bus de ramassage scolaire ! Celui qui ramène les enfants du collège au village... Nous sommes samedi... Le samedi il quitte le collège à midi pour être à midi et demi au village... Treize heures trente. L'accident s'est donc produit il y a une heure, alors qu'il montait... Plein d'enfants. Et parmi eux, les filles !

Sidérée, elle ne s'est même pas aperçue qu'elle s'est arrêtée en plein milieu du virage sur la seule voie libre. Le gendarme s'époumone « Dégagez, dépêchez-vous.

- Mes enfants ! Mes filles ! Où sont mes filles ?
- Avancez Madame, avancez, ne restez pas là.
- Mes enfants sont dans ce car ! Je veux voir mes enfants.

Devant ses hurlements hystériques le gendarme s'adoucit :

- Il n'y a plus personne dans le car et il n'y a pas eu de blessés, les enfants ont rejoint le village à pied. Dégagez la voie maintenant. »

Elle jette un dernier coup d'œil au car et démarre en trombe. Il lui semble impossible qu'il n'y ait pas eu de blessés, le gendarme n'a cherché qu'à la rassurer, pense-t-elle. Et elle lance son fourgon à l'assaut des épingles à cheveux ; à l'arrière, les piles de cagettes s'effondrent et s'entrechoquent ; le moteur en surrégime ronfle et crache ; elle passe le col et se lance dans la descente vers le village avec une seule obsession : voir ses filles, les voir en chair et en os.

Ce jour-là le village fête la Saint-André, comme chaque dernier samedi de novembre. Les rues sont envahies de piétons qui déambulent devant les étals des marchands sur la place des Bœufs, ainsi nommée car dans le temps, on y pratiquait la plus grande foire agricole de la vallée.

Maman aperçoit le stand de pralines devant le camion de notre voisin forain, Bill.

- Bill, tu as vu mes filles ?

Il accourt, conscient de son inquiétude, car, bien sûr, tout le village est au courant de l'accident.

- J'ai vu passer ton mari, la voiture pleine d'enfants.

- Mais... mes filles, elles y étaient ? Tu les as vues ?

- Je ne les ai pas vues, mais elles devaient y être. Elles y étaient sûrement.

Elle repart de plus belle, le suspens continue et elle se fraie tant bien que mal un passage dans la foule, à coups de klaxons rageurs. Enfin elle atteint la petite route étroite et sinueuse qui grimpe vers notre chez nous. Deux sens pour une seule voie sur quatre kilomètres. Elle bloque l'avertisseur et ne ralentit dans aucun virage. À l'approche du dénouement, l'angoisse l'envahit jusqu'à la peur panique. Des images terribles s'imposent ; elle entend le choc effroyable de la voiture défonçant l'autocar, les hurlements des enfants projetés subitement vers l'avant, les uns sur les autres. Sûr, ils ont crié « Maman », ils ont tous crié « Maman » sauf Aurélia qui a dû appeler «

Swanie » et Swanie qui hurlait « Aurélia ». Le fracas des vitres qui explosent, les éclats de verre dans les chairs tendres, dans les yeux... Elle entend les pompiers. Combien de blessés ? Y a-t-il eu des... Non, pas ça ! Des sanglots l'étouffent à présent.

Aux virages dits « des pins blancs » elle ralentit, comme d'habitude. D'ordinaire elle se ménage cet instant de plaisir d'embrasser du regard notre maison qui apparaît entre les branches, comme blottie dans un nid douillet, caressant du regard l'écrin de verdure qui protège ceux qu'elle aime. Aujourd'hui, elle se contente de vérifier d'un coup d'œil que notre voiture se trouve bien sur le terre-plein qui surplombe la maison. Elle y est. Elle comprend que son mari n'est donc pas reparti pour l'hôpital après avoir ramené les enfants rescapés au village. Elles n'ont donc pas été hospitalisées. Sauves ou... Sa vue se brouille, elle a envie de crier, elle sanglote maintenant...

La voilà qui arrive ; le fourgon descend la rampe d'accès qui mène à la maison. Sur le terre-plein, nous sommes là tous les trois. Papa nous serre contre lui, ma sœur et moi. Fort, très fort, je sens qu'il tremble. Nous affichons notre plus beau sourire pour rassurer Maman. Nous savions combien la vision du car dans le ravin avait dû la bouleverser et l'inquiéter. Alors nous l'avons attendue dehors pour mettre le plus vite possible un terme à son angoisse. Maintenant elle est là, je la vois, mes sens se réveillent en même temps que s'efface le cauchemar qui me maintenait dans une obscure torpeur depuis le choc assourdissant. Dès cet instant de terreur je n'ai plus pensé qu'à elle, dans un besoin vital de me retrouver tout contre elle, comme au premier jour.

Maman a coupé le moteur et se laisse glisser hors du fourgon dans nos bras. Combien de temps restons-nous ainsi enlacés en sanglotant ? Avec Swanie nous pleurons enfin notre peur. Nous pleurons le vacarme effroyable de la voiture défonçant l'autocar, nous pleurons les hurlements des enfants, la panique de se perdre l'une l'autre, les cris du chauffeur qui nous extirpait un à un de l'habitacle en nous ordonnant de courir, de nous éloigner au plus vite et de nous rendre à pied au village. Nous pleurons

Jeunes filles sur le chemin de l'école, Julius August Freidrich Theodor Von Ehren (1864-1944), coll. Musée des Beaux-Arts Hambourg

maintenant cet exode à la queue leu leu d'enfants terrorisés et silencieux qui ahanaient leur peur en grimpant vers le col aussi vite que le permettaient leurs jambes encore vacillantes, nous pleurons la joie d'avoir vu apparaître soudain la voiture de Papa.

Papa pleure le cri soudain entendu dans la foule. « - Le car de ramassage de Contes est tombé dans un ravin. » Il était descendu au village pour les récupérer un peu en avance, histoire de faire un petit tour sur le champ de foire, saluer quelques amis… Il se promenait tranquillement entre les étals lorsque le cri a retenti, le figeant sur place comme un coup d'épée dans le cœur.

« - Le car de ramassage de Contes est tombé dans un ravin. » Il n'a pas cherché à en savoir davantage. Il a couru aussi vite qu'il le pouvait, bousculant les badauds sans s'excuser, jusqu'à sa voiture, puis il avait dévalé le col de Nice comme un fou, la gorge nouée, s'attendant, à la sortie de chaque virage, de tomber sur un spectacle insoutenable. Puis soudain, les enfants, à la queue leu leu, les uns derrière les autres, marchant aussi vite que le permettait la côte. Parmi eux, les filles se distinguèrent de loin, la main dans la main, belles, belles comme jamais !

Il avait entassé autant d'enfants qu'il était possible dans son break. D'autres voitures s'arrêtaient pour l'imiter et il était rentré aussitôt, inquiet au sujet de Maman, pensant à sa stupeur lorsqu'elle découvrirait l'accident au retour du marché. Et Maman pleure à chaudes larmes la joie de nous serrer dans ses bras. Nous savourons nos odeurs et notre chaleur, en couvrant de larmes nos baisers. Maman est rentrée, nous sommes de nouveau réunis et notre vie peut reprendre son cours.

Autour de nous rien n'a changé, le décor habituel est le même. Le haut pigeonnier domine les toits de la maison de pierre. Les terrasses bien alignées étagent leurs légumes selon une savante palette de dégradés de vert bien orchestrés. Les collines sombres boisées nous entourent de leur mystère et juste au-dessus de nos têtes, une brise fraîche d'automne que n'arrivent pas à tiédir les pâles rayons d'un soleil résigné, bruisse mollement dans le feuillage métallique d'un olivier où s'ébattent de joyeuses mésanges. Tout

est en ordre. La fumée qu'exhale la cheminée nous invite à entrer nous installer autour de la table. Papa, comme tous les samedis, coince un torchon dans sa ceinture avant de nous servir, puis les conversations fusent, s'entremêlent, les réponses échappent aux questions, nous parlons la bouche pleine et les rires couvrent les mots dans les cliquetis des couteaux et des fourchettes. Swanie et moi racontons l'accident, nous interrompant sans cesse ou parlant en même temps, Papa nous redit plusieurs fois le cri entendu dans la foule, et Maman, évoque la ligne droite, l'attroupement tout au bout, la voiture sur le toit et enfin l'autocar vertical, son panneau avec le sigle représentant deux enfants sur fond jaune.

L'habitude a repris ses droits. Pourtant l'air n'a pas le même goût qu'à l'ordinaire. On a envie de le respirer avec le nez, comme un parfum. Notre ferme avoue son âge et émerge du fond des temps pour nous offrir la protection de tous ceux qui s'y sont succédé au fil des siècles. Le décor avec ses terrasses, ses collines et ses bois reste suspendu dans l'azur, comme une bulle de savon irisée emportée par le vent, ou encore comme enfermé dans une boule de cristal que l'on retourne pour voir tomber la neige.

Tout est pareil et pourtant plus rien ne sera jamais plus comme avant car je viens de découvrir la fragilité de l'Être, l'éternité de l'instant, la puissance de l'amour et l'infinie beauté de la vie.

accident ✻
camarades ✻
campagne ✻
cueillette ✻
rencontres ✻

Claude Rives

Nous sommes en 1948. De chaque ferme arrivent des enfants qui se regroupent à Fares pour rejoindre l'école d'Alzonne à trois kilomètres. C'est une dizaine de gamins qui martèlent le sol de leurs galoches à semelles de bois sur le « petit chemin ». Le sentier des enfants qui serpente entre ronciers, jardins, vignes, bosquets et vergers minuscules (chaque famille a un morceau du monde). Nous nous y servons dès le printemps : fraises, abricots, pêches... jusqu'aux nèfles bletties de décembre. Un soir Monsieur Vidal – eh oui celui du « Modern Jazz Alzonnais » - nous attend caché dans son cerisier pour protéger sa récolte et nous apprendre à respecter le bien d'autrui à coups de carabène. Nous sommes plus dévastateurs qu'un vol d'étourneaux.

Nous surveillons la ponte des oiseaux pour gober, jour après jour, des œufs frais de toutes les couleurs.

Mais un soir, entendant la sirène, nous renonçons au sentier et poursuivons sur la Nationale. Arrivés, essoufflés, à l'entrée du chemin de la ferme, voilà qu'un camion de gaz de coke est en travers, un vélo disloqué attend sous les platanes, deux grandes taches décorent le goudron : l'une de sang, l'autre de graisse, blanche. La tache blanche nous désole plus que tout... le goûter d'hiver était alors une grande tranche de pain taillée dans une miche de deux kilogrammes tartinée de saindoux saupoudré de gros sel. En été nous avions droit à la même tranche imbibée de vin rouge saupoudré de sucre.

Un homme est mort. Il venait d'acheter à notre mère une vessie de porc pleine de graisse. Pour cela il avait parcouru quarante kilomètres à vélo depuis le Mas-Saintes-Puelles. Nous sommes en 1948. Il avait des tickets de rationnement.

Alan Roch

La Còsta dels Cipressièrs

Çò que m'espanta a l'ora d'ara del costat de las escòlas es tot lo rambalh de veituras al moment de la dintrada e de la sortida dels escolans que los parents lor i empachan quasiment de caminar a pè amb lor volontat d'èsser los mai prèp de la pòrta que siague a l'ora de la dintrada o de la sortida : unes braves taps de veituras, unas cridadissas, unas peticions per aver pargues bèls de veitura per solament una mièja-orada d'utilizacion quotidiana !!!

E ieu que fasiái mos dos quilomètres a pè (anar e retorn ne fa quatre dins la jornada) tre la mairala, puèi a bicicleta quand sapièri me téner coma cal sus aquel objècte infernal de las doas ròdas. E tre lo CP, i aviá pas besonh del papà (qu'èra al trabalh), de la mamà (que travalhava a l'ostal) per nos acompanhar !

Mas voldriái insistir pr'aquò sus la granda pagina de l'istòria esportiva qu'escriguèri amb ma bicicleta pichona qu'aviá un sol platèu e tanben unas sacòchas pichonas per i pausar lo cartabèl (de sarrar amb aquelas p… de sandows) o tornar unas crompas del fornièr o de l'espiçariá Solanilha.

Vos vòli parlar d'aquela còsta d'un centenat de mètres, ribejada per de cipressièrs, sus un camin qu'èra de tèrra entre Ciutat e Puèg-Marin.

Noirit tre l'enfança dels noms de Coppi, Bobet, Koblet… e de la lectura de las paginas esportivas del Midi-Libre amb la carta de França amb las estapas del Torn puntada a la paret quand venián las vacanças…

E ben, sus ma modèsta bicicleta, tre lo pè de la còsta, quichavi sus las pedalas a me ne faire petar los pompilhs e, amb tot lo buf que podiái aver, me lançavi a l'ataca de la dificultat geografica per lo mens repertoriada Fòra-categoria dins mon cap. Sabi pas perqué me botavi en dançaira, sus la basa d'imatges que, de segur, aviái pas vista a la television qu'aviam pas a

Dessin de Jeanne Lagarde-Czinober
(1911-2012)

l'ostal nimai al cinèma que lo dimenge èra pas fait per aquela distraccion mas per davalar (a pè) a la Pepinièra seguir las partidas de l'AS Carcassona XIII. E aquí perseguissiái mon esfòrç long de la montada. A la cima de la còsta, jos la bandeiròla fictiva del Grand Prèmi de la Montanha (lo darrièr cipressièr, de fait), me podiái revirar satisfait : passavi en tèsta, degun dins ma ròda. Los Bahamontès, Gaul, Rivière, Anglade e autres Anquetil los aviái perduts sus la penda. Enfins, pensi encara al jorn d'ara qu'aviái una tala coneissença del percors e amb la fòrça de mas cambas, que, se mesfisent de mon sens tactic, jamai de la vida gausèron venir per me desfisar sus aquela montada e contestar las victòrias quotidianas que remportavi sus eles coma s'èra a la cima de Ventor, de Galibièr o del Tormalet !

La pròva : quand Anquetil venguèt ganhar un malhòt tricolor a Carcassona demorèt a distància a montar la còsta sus la rota de Sant-Ilari sul circuit a l'entorn del Licèu Carlesmanha. Lo sòrt del ciclisme mondial auriá de segur cambiat s'aviá conegut la desfaita contra un dròlle de uèit ans sus un camin de tèrra dins la montada de la Còsta dels Cipressièrs !

La côte des cyprès

Avez-vous vu les entrées et sorties actuelles de l'école vouées à la voiture : des bouchons et des cris pour s'approcher de la porte, la galère pour les piétons, des pétitions pour obtenir des parkings utilisés une demi-heure par jour ?

Et dire que je faisais deux kilomètres à pied (quatre, aller-retour) dès la maternelle, puis à bicyclette quand je sus la maîtriser. Et dès le CP, pas besoin du père (qui était au travail à l'extérieur), ni de la mère (au travail, à la maison) pour accompagner.

Mais je voudrais insister sur la grande page sportive que j'écrivis avec ma bicyclette d'un seul plateau, les petites sacoches pour porter le car-

table (ah ! ces damnés sandows) et ramener les achats de la boulangerie ou de l'épicerie Solanille. Je veux vous parler de cette côte d'un hectomètre, bordée de cyprès, sur un chemin de terre entre la Cité et Pech-Mary.

Nourri dès l'enfance des noms de Coppi, Bobet, Koblet… et de la lecture des poages sportives eu Midi-Libre avec la carte de France et ses étapes du Tour punaisée au mur quand venaient les vacances.

Sur ma modeste bicyclette, dès le pied de la côte, j'appuyais sur les pédales (aïe ! Les mollets !) et, avec tout mon souffle, je me lançais à l'attaque d'une difficulté Hors-Catégorie (selon mon point de vue). Et en danseuse, sur la base d'images pas vues à la télé que nous n'avions pas, ni au ciné où nous n'allions pas (Le dimanche après-midi, c'est fait pour aller voir les matches de l'AS Carcassonne XIII). Je poursuivais mon effort tout au long de la montée. Au sommet, sous la banderole fictive du Grand Prix de la Montagne (le dernier cyprès, si vous préférez), je pouvais me retourner satisfait : je passais en tête, personne dans ma roue. Les Bahamontès, Gaul, Rivière, Anglade et autres Anquetil, je les avais semés.

Aujourd'hui encore, j'estime que sachant ma connaissance du parcours et la force de mes jambes, craignant mon sens tactique, ils n'osèrent jamais venir me défier sur cette montée et contester mes victoires quotidiennes équivalant à celles remportées aux sommets du Ventoux, du Galibier ou du Tourmalet !

La preuve : quand Anquetil vint gagner un maillot tricolore à Carcassonne, il resta à distance sur la route de St-Hilaire, sur le circuit autour du Lycée Charlemagne. Le sort du cyclisme mondial aurait été bouleversé s'il avait connu la défaite contre un gamin de sept ans dans l'ascension de la Côte des Cyprès.

Alan Roch

La traversada de la vila en pantoflas

Foguèri de la darrièra promocion de l'Escòla Normala que dormiguèt a l'Escòla Normala dels Gojats (rota de Montreal, Carcassona). Çaquelà, la màger part dels corses se debanava a l'Escòla Normala de las Filhas (rota de Narbona, Carcassona). Un autocarri fasiá la ligason e lo transpòrt entre les dos establiments.

Mas d'unes còps, per poder prene part a unas activitats o per çò que la fin dels corses juntava pas entre las promocions, se caliá resòlvre a la traversada de Carcassona (rota de Narbona, Pont-Nòu, jardin Gambettà, carrièra de Verdun, plaça Davillà, rota de Montreal) a pè.

E aquí un batalhon d'un dotzenat de gojats se lançava dins aquela marcha que semblava pas brica a un desfilat o un desplaçament en manòbras del 3è RPIMA ! Èra l'annada 1968-69. I aviá de contestacion dins l'aire. De segur, aviam fièra mina vestits de nòstras blòdas blavas (que la tòca èra de las pas lavar de l'annada) amb al pè… de pantoflas per çò que l'aviam benlèu decidit atal o en imitacion del primièr qu'aviá pres l'iniciativa d'aquel signe bèl de contestacion de la societat en plaça.

Ai legit plan de documents sus 1968, mas per l'ora, trapèri jamai unas regas sus aquela revolucion pedagogica qu'èra lo pòrt de pantoflas ! Soi doncas fièr de fornir aqueste testimoniatge montat del fons de la memòria e de la sòla dels pès suls cambiaments de la societat e del biais de viure que menèt l'annada 1968 !

La traversée de la ville en pantoufles

J'appartiens à la dernière génération de normaliens qui dormit à l'École Normale de Garçons (route de Montréal, Carcassonne). Mais la plupart des cours se déroulaient à l'École Normale des filles (route de Narbonne, Carcassonne). Un autocar spécial faisait la liaison entre les deux établissements.

Mais parfois, horaires scolaires et de transport ne coïncidaient pas. Il fallait se résoudre à la traversée de Carcassonne (route de Narbonne, Pont-Neuf, jardin Gambetta, rue de Verdun, place Davilla, route de Montréal) à pied.

Et voilà un bataillon d'une douzaine de garçons lancés dans cette marche qui ne ressemblait guère à un défilé ou un déplacement en manœuvres du 3ème RPIMA ! C'était l'année 1968-69. Il y avait de la contestation dans l'air. Sûr, nous avions fière allure vêtus de nos blouses bleues (objectif : ne pas les laver de l'année) avec au pied des... pantoufles car nous l'avions décidé ainsi ou en imitation du premier qui avait pris l'initiative de ce signe clair de contestation de la société en place.

J'en ai lu des documents sur 1968, mais à ce jour, je n'ai pas trouvé une seule ligne sur cette révolution pédagogique constituée par le port de pantoufles ! C'est donc avec une grande fierté que je fournis ce témoignage remonté du fond de ma mémoire et de la plante de mes pieds sur les changements sociétaux et la modification des modes de vie que mena l'année1968 !

bonbons ✻
camarades ✻
cueillette ✻
grand-mère ✻
mère ✻
rencontres ✻
saisons ✻
sœurs ✻
tenue ✻

Sylvie Sagnes

J'ai passé bien du temps sur mon chemin de l'école. Les chiffres ne mentent pas : du CP à la 3ème, 30 mn à l'aller et 20 mn au retour, cela 9 fois par semaine (c'est-à-dire 2 fois les lundi, mardi, jeudi et vendredi et 1 fois le samedi), soit 7 heures 30 mn au total ! Aussi, ce résultat en tête, m'attendais-je à pouvoir réveiller pléthore de souvenirs attachés à ce trajet. Or peu finalement subsistent. Le chemin lui-même, sensiblement le même de la maternelle au collège, suivait en grande part le tracé de la Départementale 11 au long de laquelle se déploie Rieux-Minervois, le village où j'ai grandi. C'est là un chemin droit, à tous les sens du terme, physique et moral. Un chemin sans entourloupe : sans détours et donc sans risque de se perdre. Rien à voir avec le chemin menant à l'ancienne école libre où les enfants du catéchisme, dont j'étais, devaient se rendre les mercredis et samedis après-midi de printemps pour répéter les chorégraphies qu'imaginaient pour nous Sœur Marie et Colette, en vue du spectacle de la kermesse paroissiale. Longtemps, j'ai rechigné à m'y aventurer seule.

Peu de choses sur le chemin de l'école retenaient l'attention de la fillette que j'étais. Certes, il y avait bien le bureau de tabac, où l'on pouvait s'approvisionner en bonbons, contre quelques centimes. Mais c'était surtout au prix d'un grand effort sur soi-même que l'on s'y procurait pipas et réglisses, car il fallait y affronter Dédé, la buraliste, toujours bougonne et suspicieuse à l'endroit de sa jeune clientèle. À vouloir saisir les bribes de mémoire laissées par le chemin lui-même, pourtant jalonné de commerces et d'ateliers, sans doute est-ce du côté des changements qu'opéraient les saisons qu'on peut espérer en trouver : au temps des vendanges, le roulement des tracteurs tirant des remorques chargées de raisins ou de marc accompagnait les élèves qu'interpelaient bien davantage les affiches « cochonnes » collées au-dessus de l'entrée du cinéma, annonçant un genre de projections dont étaient soi-disant friands les coupeurs et porteurs Espagnols, venus oc-

cuper quelques semaines les *ramonetages* du village. Plus tard, il s'agissait de se méfier des envolées poussiéreuses des feuilles mortes dont les amas sur les trottoirs résistaient mal aussi bien au cers ou au marin qu'aux coups de pied des garçons. Les jours raccourcissant, j'aimais à me bercer des promesses de joyeux Noël que proclamaient les décorations lumineuses suspendues au-dessus de la rue. Dans le garage toujours ouvert de Monsieur Saury, le retour des hirondelles annonçait le printemps qui, plus loin sur le trottoir d'en face, tombait en pluie blanche des acacias en fleur, etc. Rarement le chemin revêtait une autre dimension que celui de ce décor à la fois immuable et mouvant, si ce n'est lors de l'arrivée d'un « convoi exceptionnel ». Ralenti au point qu'au cours des 3 heures que durait la classe, il pouvait n'avoir parcouru que quelques mètres, le chargement se trouvait généralement stoppé dans la portion de la D11 baptisée avenue Louis Cros. Passera, passera pas.. Inquiets autant qu'excités, maire, garde-champêtre, employés municipaux prompts à élaguer quelque branche gênante, s'affairaient tout autour, pendant que les « anciens », laissant là leur partie de belote au café ou leurs discussions sur la place, y allaient de leurs commentaires avisés.

Me restent également des images des accessoires dont on m'affublait pour parcourir la distance qui séparait la maison des établissements successivement fréquentés. À commencer par le foulard de la mi-saison, noué sous le menton aux jours les plus frais et ventés, ou dans la nuque aux jours les plus cléments. Si j'adorais me perdre dans la contemplation des innombrables étoffes aux textures diverses et aux motifs variés que renfermait l'armoire maternelle, les retrouver plaqués sur mes oreilles était une autre affaire. Non contents de m'empêcher de bien entendre, ils me faisaient ressembler aux gardiennes d'oies de mes livres d'images. Sans parler de leur propension à toujours glisser. Les bottes de pluie en caoutchouc faisaient elles aussi injure à mon allure. Le placard où elles étaient rangées dans le garage devait en contenir de toutes les tailles. Petite dernière d'une fratrie de qutre enfants, j'héritais à mesure que je grandissais de celles de mes frère et sœurs, comme de bien d'autres affaires, du reste. Des accessoires dont j'ai été parée pour l'équipée bi-journalière, seul le sac dans lequel j'emportais

mon goûter en maternelle me laisse un souvenir ému. Celui-ci avait été fabriqué spécialement pour moi, par mon grand-père maternel, à partir de l'une des chutes de cuir qu'il avait conservées, du temps où il avait été maître-sellier et bourrelier. Ce sac dans lequel ma mère avait inscrit mon nom à l'encre rouge, non seulement m'appartenait en propre, mais en plus ne ressemblait à aucun autre de ceux de mes petits camarades.

Quoi qu'il en soit de toutes ces images et impressions fugaces, le chemin de l'école ressortit moins pour moi d'une expérience topographique que d'une expérience sociale. Dans le souvenir que j'en garde dominent en effet les personnes qui cheminaient avec moi. Et encore pas toutes ! Des allers et retours effectués avec ma mère, ou sous la conduite de ma sœur Anne-Marie, de 4 ans mon aînée, ma mémoire a quasiment fait table rase. Mon chemin de l'école, c'est avant tout Cathy ! Nous étions prédestinées à cheminer ensemble. Outre que nous avons exactement le même âge, il se trouve que toute petite, Cathy habitait chez ses grands-parents maternels, au n°2 du lotissement Fabre d'Eglantine, tout à côté de ma famille qui occupait le n°3. Ses parents avaient élu domicile là en attendant de voir construite leur propre maison, dans l'extension du lotissement. Cathy vivait entourée de ses oncle et tantes qui avaient plus ou moins le même âge que mes frère et sœurs. De nos premiers trajets, me revient la joie de nous voir attendues à la grille de la maternelle par Christine, ma grande sœur, de 11 ans plus âgée que moi, et par Babeth, la tante de Cathy, toutes deux escortées par leurs copines, Mado, Yvonne, Joséphine et Marie-Laure. Ces grandes, juchées sur leurs semelles compensées, maquillées autant que leurs parents le leur permettaient, me fascinaient autant que Cathy et moi devions les amuser ou les attendrir. Chez ces adolescentes amoureuses de Mike Brant et de C. Jérôme, il devait bien y avoir de l'affection pour les poupées grandeur nature que nous étions : Joséphine ne m'avait-elle pas choisie pour tenir sa traîne au jour de son mariage ? Il arrivait aussi à Mimie, la mamie de Cathy, de venir à la maternelle nous récupérer à midi. Celle-ci souffrait de varices et c'est les jambes bandées qu'elle se déplaçait dans le village, sur son vélo. Pour nous raccompagner à la maison et accorder son pas au nôtre, elle marc-

hait à côté de sa bicyclette dont elle tenait le guidon. Mimie délaissait la rue principale, pour nous faire passer par le cœur historique du village, puis par la rue du Barry, une rue que j'empruntais par ailleurs avec ma mère pour rejoindre les parcelles de jardins familiaux que cultivait mon père. Je m'y régalais des fraises mûries à ras de terre et lavées dans l'eau fraîche du ruisseau, aussi bien que des prunes toutes chaudes de soleil de Mme Frontil et des figues violettes de M. Ruffel. Est-ce cette saveur complexe de chemin à la fois buissonnier et familier qui me rendait ce parcours agréable, ou bien sa dernière étape, le raccourci par la vigne Combrié. Là, au long du chemin de terre, poussaient roquettes, pissenlits, soucis des champs, pâquerettes, boutons d'or, coquelicots et mauves sauvages. Mimie avait assez de patience pour attendre que nous ayons formé nos bouquets pour nous remettre en chemin. Ces fleurettes suscitaient l'agacement de mon père, lui qui n'aimait bien que les fleurs de jardin. Je n'en récidivais pas moins à la première occasion. Quant aux fleurs cultivées, il leur arrivait aussi de prendre le chemin de l'école, mais en sens inverse, pour être offertes à la maîtresse.

Après son déménagement une centaine de mètres plus loin, à l'heure où nous étions déjà grandettes et autonomes, Cathy venait me chercher, toujours à la demie pétante. Sa manière de frapper à la porte, discrète, était reconnaissable entre toutes. « Ah ! Voilà Cathy ». Nous nous donnions une demi-heure pour accomplir le trajet, ponctué de stations. À la première, sur le parking face à la place, nous posions nos cartables sur un banc en ciment en attendant qu'apparaisse Claudine, arrivée dans notre classe en CM2. Nos familles étaient sans doute trop peu familières avec la sienne pour que nous nous permettions d'aller tous les jours frapper à sa porte. Nous ne nous y autorisions uniquement lorsque Claudine tardait trop ou pour lui « apporter les devoirs », les jours où elle était malade. Plus loin, au débouché de la rue du château, nous rejoignait Karine, venue s'installer à Rieux à son entrée en CE1. Elle occupait avec ses parents et sa sœur le logement de fonction de l'école maternelle. Mme Rey, sa mère, avait remplacé Mme Poc, la directrice. Il nous arrivait d'agréger d'autres copines, comme Chryslaine ou Elodie, mais jamais de manière préméditée. Notre petit groupe était

Titounet & Titounette, N° 26, "Le chemin de l'école", Marie Madeleine Bourdin, Ed.. Fleurus, 1963, couv.

indiscutablement genré, cantonné à notre classe d'âge, et visiblement soudé par des liens électifs. Se donner 10 mn en plus au départ de la maison, sachant qu'au retour 20 nous suffisaient – et encore arrivions-nous toujours les dernières – dit bien le plaisir que nous prenions à partager ce moment. Du reste, jamais il ne nous serait venu à l'idée d'envier les camarades habitant à proximité de l'école ou encore ceux que leurs parents emmenaient en voiture. Pour preuve encore, j'ajouterais qu'au nombre des jours d'école qui ont fait date pour moi, figurent en bonne place ceux au cours desquels j'ai dû cheminer seule. En 1984, une épidémie de grippe avait sévi au collège. Toutes les copines étaient alitées et pour retrouver un peu de leur compagnie, je leur « apportais les devoirs » (les leçons à recopier, les exercices à effectuer), ce à quoi je me dévouais bien volontiers, avec le secret espoir, déçu, d'attraper à mon tour le virus. Je me souviens aussi de ce début d'après-midi de septembre, peu après la rentrée en CE1. Les vendanges battaient leur plein. À cette époque-là, l'école autorisait encore les enfants à s'absenter, pour aider à la vigne et gagner quatre sous. Je crois bien que c'est pour cette raison que je cheminais seule, essayant de faire contre mauvaise fortune bon cœur. En cours de route, je réalisai tout à coup que j'avais oublié mon livre d'histoire, requis pour la leçon de l'après-midi et que le temps allait me manquer pour aller le chercher et arriver à l'heure à l'école. Me suis-je mise à pleurer ? Ai-je couru en sens inverse ? Je ne sais plus. Mais passait par là, au volant de sa voiture, M. Margalida, le garde champêtre qui m'en imposait sous sa casquette et dans son costume noir. Constatant ma détresse, aussitôt il m'embarqua, direction la maison, pour récupérer le maudit manuel et me permettre d'arriver à l'école, non pas à l'heure, mais en avance.

Sans grand relief de quelque manière qu'on l'envisage, ce chemin était un chemin de filles, bruissant de paroles et de rires, mais dénué de ces jeux ou de ces expériences liminaires mémorables auxquelles de leur côté les garçons s'adonnaient et s'adonnent encore, sur le chemin de l'école comme en d'autres lieux. Quoique sage et tranquille, quoiqu'il ne s'y passât apparemment rien, ce chemin comptait pourtant dans nos vies de gamines.

À quoi donc tenait cette importance ? À lire mes collègues anthropologues, je crois comprendre qu'elle ressortit du fait d'être entre-enfants, dans un entre-pairs sans adulte, hors de l'école, des cours de pianos ou de danse, des séances de catéchisme, du patronage, etc. Dans ces moments à nous, se jouait à l'évidence quelque chose d'un apprentissage autre, différent aussi bien du point de ce qui était transmis que de la manière dont cette transmission se faisait. Outre qu'elle s'opérait parfaitement inconsciente d'elle-même, indifférente à ses buts et à ses effets, cette transmission horizontale mettait chacune de nous, de manière aléatoire, en position de professer et d'apprendre. Sur le chemin, aucune en effet n'était plus autorisée qu'une autre à s'exprimer. Quant au fait de ne pas être en mesure, rétrospectivement, d'en retracer plus nettement les contours, dois-je m'en étonner plus que ça ? Sans doute pas, car n'est-ce pas en abandonnant et en oubliant ses manières d'être enfant que l'on devient grand ? Nous n'avons fait que passer par ce chemin, comme nous n'avons fait que traverser l'enfance. « Un enfant, chantait Jacques Brel,
Et nous fuyons l'enfance
Un enfant
Et nous voilà passants
Un enfant
Et nous voilà patience
Un enfant
Et nous voilà passés ».

Rose Saïsset
CE 2

La montée, la montée toujours la montée

J'habite à Sète.

Tous les matins c'est la même chose sauf le samedi et le dimanche je monte des pentes et des pentes en compagnie de mes voisins de palier. La rue rapide est la première que je monte. Autrefois on l'appelait la rue tape-cul c'est vrai qu'elle est très raide et qu'elle fait mal aux fesses et aux cuisses.

J'aimerais bien habiter à côté de l'école Paul Bert (c'est comme ça qu'elle s'appelle). Arrivée en haut il y a le bar du plateau où je vais tous les mercredis avant d'aller aux beaux- arts ; et sur le côté on voit l'église du quartier haut. Les gens du café sont très gentils. Sur le côté il y a la rue Pascal c'est une petite rue, calme. Souvent quand j'arrive en haut j'ai mal aux jambes. Ensuite je passe devant la rue du quartier haut. Quand je la passe je suis souvent à bout de mes forces. Les immeubles sont souvent très beaux ; ils sont grands, beaux et larges .En hiver il ne fait pas trop froid et en été il fait très chaud ; en automne il fait bon et au printemps il fait ni trop chaud ni trop froid.

Voici mon chemin de l'école.

Je m'appelle Rose, j'ai 8 ans et demi, je suis en classe de CE2 à l'école Paul Bert à Sète.

Marie Saleun

Il était une fois, il y a longtemps, longtemps…

Plus qu'une poignée de jours et un évènement serait là pour chambouler mon quotidien de jeune enfant très grande pour son âge.

Sans frères ni sœurs, je n'avais connu du territoire protégé qui encerclait le 44 rue de Lorraine où j'habitais, que le jardin d'un atelier de femmes nues en plâtre, façonnées par un homme et une femme.

Et s'ils nous tenaient à distance, nous, les quatre enfants voisins dont je faisais partie ; la dame toujours coiffée d'un béret nous chuchotait de sa bouche carminée que nous devions être sages comme des images ; et le grand monsieur qui sortait de la maison d'en face, saluait mes parents qui me disaient : « C'est un grand peintre, il s'appelle Camberoque. »

Après le dernier été, passé « à la fraîche », chaperonnée par les grandes personnes alignées sur les chaises, au ras des trottoirs, on avait rangé mon petit vélo transformé en solex pour pétarader grâce à un carton ondulé amarré aux rayons par la magie d'une pince à linge.

Le temps des vendanges battait son plein, et les conversations familiales me rappelaient que j'allais connaître l'aventure d'une nouvelle vie avec le passage du grand portail d'une école plantée à deux pas de ma rue et qui s'appelait l'Ecole Jean Jaurès.

Le cheveu coupé court autour d'oreilles décollées, la raie bien droite, le col blanc amidonné, sorti du tablier consciencieusement repassé, le mouchoir dans la poche de droite et deux feuilles de papier toilette dans celle de gauche, je partis ainsi le jour de la générale de la rentrée, flanquée de ma mère qui n'en menait pas large.

À l'issue de ce jour qui se déroula dans des torrents de larmes, j'étais revenue dans mes grandes sandalettes non seulement déterminée à ne plus retourner dans cet endroit peuplé uniquement de filles inconnues, mais sur-

Bons amis, Victor Gabriel Gilbert (1947-1933), huile sur toile

tout, moi qui adorait dessiner et manger des cerises, je n'avais pas supporté que l'on se serve d'elles pour m'apprendre à compter.

J'allais toute ma vie prendre le calcul, et plus tard les mathématiques en grippe, car dénuées à mon goût d'aucune forme de poésie.

Hélas, ma supplique ne porta pas ses fruits et dès le lendemain, on me lâcha comme un oiseau, du sommet de trois petites marches vers un envol d'une courte navigation pour atterrir devant cette immense porte de fer de ce Jean Jaurès dont j'entendais parler tout le temps et que je ne connaissais pas à l'époque.

Mais jusqu'à la destination finale, il avait fallu respirer la chaude odeur des croissants du boulanger, continuer sur le trottoir des jeudis de jeux des enfants du dentiste, marquer une halte au croisement de la rue Mazagran, une autre au coin de la rue Fédou, trouver bizarres les Bains Douches et, enfin, comme une récompense, s'arrêter devant la vieille dame au chignon enneigé qui arborait comme un Saint-Sacrement une charrette à bras, comme si elle avait été la mère Noël.

Il y avait là tout ce qui pouvait exister en friandises défendues car elles donnaient à coup sûr les maux de ventre, alibi pour rester à la maison avec Dick le chien qui n'attendait que ça.

Ah ! Les ronds de coco !! Les bâtons de Zan ! Et les rouleaux de réglisse qui se déroulaient dans la bouche ! Sans oublier mes préférés : les cars à la violette qui me donnaient la langue du diable et dont je ne pouvais en aucun cas me passer car la boîte achevée devenait en soufflant à l'intérieur un instrument de musique.

Et puis le portail grand ouvert, et il fallait s'y engouffrer, demain, après-demain, semaine après semaine et, jusqu'aux vacances, ce serait toujours le même chemin.

Romane Salles
CM1

Me desrevelhi cap a 7 oras 30 puèi vau dejunar. Aquí preni totjorn de tostinas burradas per la mieuna mamà. Es totjorn un regal ! Me freti las dents e passi a la sala de banh per me penchenar. Me vestissi enfin, mon fraire es prèst, es temps de partir ! Dempuèi tres ans passam pel meteis camin e cada jorn passi davant un immòble en construccion qu'a pas jamai avançat. Ai tanben un camin amb mameta que, de còps, soi en çò d'ela. Aquí passam a cada còp davant un paret que ten un grafiti ont es notat 60 ans en chifras e de l'autre part i a Tintin ! M'avisi que lo camin de mameta e de mamà se rejónhon a n'aqueste endreit. Passam mai d'un vira l'ase. A cada còp es lo meteis cinèma i a de taps e esperam ! Quin trafic lo matin... Ara los fuòcs roges ! Es una galejada... Vos trufatz de ieu... I sèm ! Son 9 oras 15 ai pas temps d'escriure la data... Soi pas marcada en cantina...

Je me réveille vers 7h30 et je vais déjeuner. Je prends toujours des tartines beurrées par ma maman. C'est toujours un régal ! Je me lave les dents et je passe à la salle de bain pour me coiffer. Je m'habille enfin, mon frère est prêt, il est temps de partir ! Depuis trois ans, nous passons par le même chemin et tous les jours je passe devant un immeuble en construction qui n'a jamais avancé. J'ai aussi un chemin que je prends avec mamie, car quelques fois, je pars de chez elle. Là, nous passons à chaque fois devant un mur plein de graffitis sur lequel est écrit « 60 ans » en chiffres et de l'autre côté il y a Tintin ! Je me rends compte que les chemins de mamie et de maman se rejoignent à cet endroit. Nous passons plus d'un rond-point. A chaque fois, c'est le même cinéma, il y a des embouteillages et nous attendons ! Quel trafic le matin... Maintenant les feux rouges ! C'est une blague ! Vous vous moquez de moi... Nous y sommes ! Il est 9h15, je n'ai pas le temps d'écrire la date... Je ne suis pas inscrite à la cantine...

- embouteillages
- feux
- frère
- grand-mère
- mère
- voiture

à pied ✻
camion ✻
embouteillages ✻
histoires ✻

Pablo Santolaria Lecœur
CM 2

Ieu demòri a Trèbes. Lo matin sortissi de mon ostal en córrer, sauti dins lo camion jaune de papà. Mon paire lança amb son telefonet una lectura d'Harry Potter e sèm partits !

Dins ma carrièra i a d'acàcias, mos vesins tenon un restaurant e trapi totjorn tan polit a la davalada las vinhas que butan suls ostals. Darrièr mon ostal se trapa lo canal amb sas esclusas. Passi davant l'ostal d'un ancian camarada de classa ont son gos jaupa nuèit e jorn puèi davant la fornariá, la farmacia, la pizzeria e lo mercant de jornals. Pel demai cal anar dins lo centre. Caminam fins al pont qu'encamba l'Aude puèi las arènas ont se fa lo mercat cada dimenge. La camion s'embarra dins un tunèl pichon, passam davant un garatge e tombam totjorn dins los taps. Ara i a d'un costat una banda de tèrra e de l'autre lo camin de fèrre. Dintram sus la partida de la rota ont i a encara de platanièrs de cada costat. Man de dreita i a un chantièr enòrme qu'avança pas gaire abans de tombar sul mercant de veituras. Davant i a lo Mac Do e prenèm a dreita per montar sus la rocada e arribar a l'escòla. Passam davant l'escòla de mamà, un ostal ont i a un òrt sens grasihatge, un autre ont i a totjorn de colombs. Dintram dins lo barri de l'escòla en passant davant una rengada d'ostals abans d'arrestar lo camion. Acabam lo camin de pè en gaitant las traças de singlars. Enfin soi dins la cort, me meti a córrer...

Moi, j'habite à Trèbes. Le matin, je sors de la maison en courant, je saute dans le camion jaune de papa. Mon père lance avec son téléphone une lecture d'Harry Potter et nous sommes partis !

Dans ma rue il y a des acacias, mes voisins ont un restaurant et je trouve toujours aussi jolies à l'automne les vignes qui poussent au-dessus des maisons. Derrière ma maison, il y a le Canal avec ses écluses. Je passe

devant la maison d'un ancien camarade, son chien aboie nuit et jour, puis, devant la boulangerie, la pharmacie, la pizzeria et le marchand de journaux. Ensuite, il faut aller vers le centre. Nous nous dirigeons vers le pont qui enjambe l'Aude puis les arènes où il y a le marché tous les dimanches. Le camion s'engage dans un tunnel, nous passons devant un garage et nous tombons toujours dans les embouteillages. Maintenant, d'un côté il y a une bande de terre et de l'autre le chemin de fer. Nous entrons sur la portion de route où il y a encore des platanes de chaque côté. A droite, il y a un énorme chantier qui n'avance pas très vite et un marchand de voitures. Devant, il y a le Mac Do, nous prenons à droite pour monter sur la rocade et arriver à l'école. Nous passons devant l'école de maman, devant une maison avec un jardin sans grillage, une autre où il y a toujours des colombes. Nous entrons dans un quartier de l'école en passant devant une rangée de maisons avant d'arrêter le camion. Nous achevons le chemin à pied en regardant les traces de sanglier. Enfin je suis dans la cour, je me mets à courir...

Dessin Poulbot, in *Almanach Sauba*, 1937

Suzanne Sébastien- Miral

J'ai longtemps écrit à la plume, mais un jour, le BIC a eu raison de moi.

Charles Aznavour chantait « Je vais vous parler d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître ». Modestement et sans remonter le temps jusqu'à la Préhistoire, je vais vous parler d'une époque révolue meublée de souvenirs un peu datés certainement surprenants pour les générations « nouvelle technologie ».

Une enfance dans la campagne algéroise, loin de l'école, trop loin pour arpenter cette distance avec mon jeune frère. Nos aînés étaient déjà en pension, à la ville, pour leurs études secondaires.

Pas d'engin motorisé à quatre roues, mais c'était sans compter avec les quatre jambes de BIJOU, le cheval ! Il n'avait certes pas la fière allure de l'étalon, mais, la croupe généreuse et le sabot solide, répondant docilement aux suggestions des rênes, paisible et rassurant.

Fidèle tous les matins, attelé au « char à bancs » il trottinait allègrement jusqu'au village voisin – un parcours champêtre au rythme du temps, des saisons, l'école de la patience, de la lenteur et de l'observation – un spectacle de la nature toujours renouvelé à la fois serein et vivifiant.

C'était la cloche de l'école qui annonçait en fin d'après-midi le retour à la maison et notre équipage ne manquait jamais ce rendez-vous.

Cette promenade à l'envers nous offrait un spectacle différent, un autre angle, un autre éclairage, une autre perception des mêmes paysages, bercés par le mouvement imprimé par le trot du cheval, et le temps s'écoulait, sans hâte, sans lassitude.

Il ne fallait surtout pas oublier de ramener le panier en osier, vide, préparé avec soin par notre mère pour le repas de midi, tiré en grande partie du jardin potager, du poulailler et du clapier.

Des parents attentifs – un père fier de son certificat d'études assorti d'une écriture à l'ancienne… Les pleins et les déliés... ! Une mère un peu sacrifiée (aînée et... fille) alors quoi qu'il en coûte, leurs enfants - filles et garçons – feraient des études.

Le chemin vers l'école qui devait décider de notre avenir était non seulement essentiel mais incontournable.

APPRENDRE pour présenter et surtout obtenir le CONCOURS des bourses, le sésame de la CULTURE, seule possibilité de l'atteindre pour les « modestes » en ces temps reculés.

C'est une évidence, ce petit cheval de l'ombre était le fil conducteur de ces années studieuses et formatrices. Alors, si d'aventure il nous honorait de quelques « postillons malodorants » en se soulageant tout en cheminant et sans varier la cadence, nous avons toujours pardonné ces familiarités à notre compagnon de route !

Souvenir indélébile et amusant que nous nous plaisions, mon frère et moi à raconter aux plus jeunes.

Il ne se sera jamais douté, Bijou, qu'un jour, bien des années plus tard, on l'évoquerait avec émotion…(Tous derrière et lui devant…)

Emprunté à Paul Fort

Chanté par Georges Brassens – Le petit cheval blanc

bonbons ✻
camarades ✻
dernier jour d'école ✻
rencontres ✻
saisons ✻
ville ✻

Marie-Martine
Trillou-Bollesterosl

Sur les chemins de l'école… La cinquième saison

L'heure est venue d'abandonner ces chères espadrilles qui ont accompagné toutes mes aventures estivales. Demain est un grand jour. C'est la rentrée des classes et pour la première fois je pourrai, certains jours, prendre seule le chemin de l'école.

Ce souvenir reste fortement ancré dans ma mémoire et aussitôt se mêlent des images tissées au rythme des saisons.

L'automne, plus précoce que de nos jours, amenait peu à peu des tas de feuilles mortes dans lesquelles je prenais plaisir à marcher pour entendre leur froissement. Cette délectation avait un goût d'indépendance car cela était interdit à l'école comme en famille.

Je m'autorisais au mois de novembre, quelques haltes devant le monument aux morts, à la fois pour admirer son embellissement floral mais aussi pour m'attarder dans une triste fascination devant les sculptures des guerriers. Dans toutes les familles, les souvenirs des deux guerres mondiales étaient parlés et donc, la mémoire de ces noires périodes réellement incarnée.

À l'approche des premières vacances hivernales, une partie du trajet se muait en rêve éveillé ! Des magasins me faisaient perdre la notion du temps. Dans l'attente de Noël, quatre immenses vitrines d'un magasin de meubles se muaient en livre de contes, mettant en scène la Belle au bois dormant et autres tableaux tous aussi merveilleux.

Il suffisait de changer de trottoir pour qu'un petit magasin de jouets grignote quelques minutes de mon temps. Je ne m'accordais ce luxe que sur le chemin du retour, craignant trop d'arriver en retard en classe !

Peu avant de regagner la douce chaleur de mon logis, je passais devant une laiterie où ma famille allait chercher le lait cru et l'idée du chocolat chaud qu'avait préparé ma grand-mère me faisait hâter le pas.

L'hiver s'éloignait... Au placard la cagoule et les collants de laine qui grattaient !

La nouveauté qu'apportait le printemps, c'était quelques piécettes avec lesquelles je pouvais acheter de temps en temps des sucreries. Il y avait une minuscule boutique située dans une rue juste derrière l'école. Ma préférence allait vers de longs et fins tubes de coco car, si l'extrémité cachée était colorée de rouge, un autre tube était offert !

Mais le souvenir qui m'enchante le plus est celui d'une énorme glycine qui dégoulinait sur la rue proche de la place où je résidais. J'étais attentive chaque jour à l'éclosion de ces grappes où naissaient des fleurs violacées comme des milliers de papillons. Et, au fil des jours, montait une odeur envoûtante dans laquelle j'aimais me perdre.

L'année scolaire touchait à sa fin et l'été annonçait aussi pour moi la sortie de l'école primaire. Je me souviens d'avoir partagé avec une camarade que je ne reverrais pas au collège, une glace achetée chez un marchand ambulant. Aux beaux jours, il installait son chariot sur le boulevard derrière le monument aux morts.

Ces trajets mémoriels évoquent principalement des instants de bonheur, du moins quand ils surgissent spontanément. On se croirait dans une brocante intime. Viennent ensuite d'autres éclairs comme ce mur que je longeais quotidiennement où étaient tracé en immenses lettres rouges le sigle OAS. Bien qu'ignorant alors sa signification, je ressentais une certaine tension, voire inquiétude. J'avais la chance d'avoir une famille où l'on répondait clairement à mes questions lorsque je me décidais à en parler. Petite histoire et grande Histoire se côtoient… Se succèdent ensuite d'autres images et surtout celles d'un patrimoine du quotidien disparu : écurie, étable, commerces…

À bien y réfléchir, tout cet ensemble de souvenirs sur le chemin de l'école fondent ce que j'appelle « la cinquième saison », celle qui participe

à notre construction sans que l'on en soupçonne l'existence et l'importance.

Depuis, je n'ai jamais quitté les chemins de l'école.

Toile de Albert Anker (1831-1910)

Soledad Valera

Les choses ont bien changé depuis cette époque-là. Ma main dans ta main, mon géant. Les cartables que tu m'achetais sont allés rejoindre depuis longtemps le cimetière des beaux souvenirs. Comme j'aimais te savoir à mes côtés. Comme cela, sur le chemin de l'école, je n'avais pas peur. Mieux, j'étais fière parce que tu étais fier. Le monde nous appartenait peut-être et je l'ignorais.

Je me souviens encore de cette rentrée-là, à l'école des filles de la rue Roger Mathurin. La directrice, Madame Arlaud surveillait à la porte d'entrée. Elle affichait cet air sévère, un peu supérieur au commun des mortels et tu t'étais laissé impressionner. Toi qui n'avais peur de rien, tu avais redouté ce tout venant d'un monde qui t'avait toujours exclu. Je levais la tête pour regarder ton visage. Sans y penser, tu avançais droit comme un i. Et moi, je pouvais démarrer ma journée d'écolière. Si tu pouvais la défier du regard, je pouvais supporter son autorité.

Plus droit, plus fier et plus aimant que mon grand-père, difficile de trouver. Si les autres avaient leur maman ou leur papa, moi, j'avais pépé et cela valait tous les accompagnants du monde. Personne ne m'aimait plus, ne croyait plus en moi et ne me porterait aussi loin. Le plus loin que tu as pu. Tu sais, je ne t'en veux plus de m'avoir abandonnée. Tu t'en es allé là où vont un jour les gens qui nous sont chers. Un paradis moelleux où vont se reposer les âmes usées d'avoir trop aimé.

Mais je m'égare et j'espère que tu parviens à suivre mes pensées. Revenons à cette rentrée scolaire. Tu ne peux pas avoir oublié la robe que je portais. Elle me transformait en vieille poupée et je la détestais, avec ses volants, ses nœuds et sa couleur fanée. Aussi, pour me remonter le moral, tu m'avais acheté un magnifique cartable en cuir, suréquipé en poches et sur vitaminé en couleurs. Ça, au moins, cela attirait les regards envieux de mes camarades. À l'entrée de la cour de récréation, tu avais serré fort ma main,

* grand-père
* première rentrée
* tenue
* ville

ta façon à toi de faire le bisou. « Allez, ma Noune, vas-y. Pépé viendra te chercher ce soir. » Sur ces mots remplis de musique bienveillante, débutait ce premier jour d'école dans la classe des grands.

Je savais que c'était Mademoiselle Honoré qui serait mon institutrice. La vache ! Méchante comme la peste et sèche comme un jour sans pain. La journée promettait d'être longue et impressionnante. Le dragon faisait peur à tout le monde, même à la directrice. Mais je savais que le soir venu, tu serais là pour tout effacer. Courage, petit soldat. Ne fais pas honte à pépé.

Et je ne crois pas que tu aies eu matière à avoir honte. J'ai fait du mieux que j'ai pu. Oh, je ne suis pas foncièrement fière de qui je suis et de ce que j'ai fait. Mais, grâce à toi, ou plutôt à cause de toi, j'ai essayé d'être digne. Oui, c'est le mot. À défaut, sois digne de pépé. Digne de ces jours de rentrée, sur le chemin de l'école. Mon géant, comme tu me manques.

Sais-tu combien de rentrées sans toi ? Trop. Puis, tous les premiers jours, y compris pour aller au travail, ont été des rentrées scolaires. Et, chaque fois, je revivais ce jour précis. Parce que dans chaque entreprise, il y a aussi une Madame Arlaud et une vache de Mademoiselle Honoré. Le chemin de l'école et le chemin de l'entreprise représentent le même itinéraire. Quitter le cocon, lâcher la main de qui nous rassure et affronter qui….

J'ai bien vieilli et j'ignore encore tant de choses. Le monde est vaste et l'univers échappe à mes possibles. Aussi, je retournerais volontiers à l'école. Au fond, le dragon a sans doute été terrassé par le temps et apprendre reste la plus belle des activités. Je retrouverais volontiers les cahiers, l'odeur de l'encre et les images que l'institutrice nous distribuait. Je voudrais ouvrir le livre du jour et continuer à découvrir l'histoire incroyable du réel humain. À consommer sans fin et sans faim.

Mais les choses ont bien changé depuis cette époque-là. Ma main dans ta main, mon géant. Depuis toi, j'ai peur et je suis fatiguée avant d'avoir commencé. Depuis moi, tu n'as plus eu de petite fille à aimer et à protéger. Le prochain chemin que nous emprunterons toi et moi, sillonne, je l'espère, le cœur de la voie lactée et nous conduira vers la liberté.

Alain Vidal

Sul camin de l'escòla.

Vos vau parlar del camin que nos menava a l'escòla, pel campèstre pregond, dins las annadas cinquanta-seissanta. De siècis a quatòrze ans, fòra las vacanças, que plaguèsse, qu'acaumèsse o que ventèsse, preniam lo camin de l'escòla. Quatre còps per jorn caminàvem una brava mièja orada, a travèrs los camps, per carretals, travèrsas e caminòls.

Malgrat qu'agèssem bonas cambas, per racorcir, pus lèu que de ne far lo torn copàvem los camps de galís. Es de bon véser que trepejàvem la recòlta de blat o de milh gròs mas aquò rai, de tan braves qu'èran los bordassièrs, nos repotegavan pas.

Lo matin en i anant e lo ser en ne tornant, portàvem a la man o sus l'esquina, lo sac de l'escòla. I prenián plaça lo plumièr, lo caièr del ser e dos o tres libres, per poder far los devers e aprene las leiçons, recitacions e autras taulas de multiplicacion. Sens desbrembar lo vrespalh, s'agissiá plan sovent d'una lesca de pan amb dos o tres carrats de sucre o una bilha de chicolat, lo tot estropat dins un linge mantegut crosat per dos nosèls.

Èrem mièja dotzenada, nos atendiam d'ostalses en ostalses, daissàvem pas degun tot solet. A totes nos portàvem biais, los mès motivats tiravan los autres, los mès vièlhs fasián respectar l'òrdre e atal tota la còla avançava. Lo vam e l'innocença de l'atge, animavan lo camin. Risiam de tot e de pauc. Charràvem mès de colhonadas que d'escòla, parlàvem coma los grands en repetint çò qu'aviam ausit dire.

Çaquelà tot èra pas totjorn de planièr. Los mainatges son a còps, mès despiètoses que pietadoses e tanplan ne mancàvem pas una per nos trufar d'un pachòc, d'un eissaurit o del primièr de la classa. A còps se se'n virava, las misèrias s'acabavan per trucs e lagremas, mas tot èra lèu oblidat. Una lèi

- camarades
- campagne
- cancans
- capture d'insectes
- chasse aux oiseaux
- cueillette
- dernier jour d'école
- farces
- goûter
- jeux
- première rentrée
- rencontres
- tenue

implicita nos forçava a nos calhar, tot çò que se passava pel camin deviá demorar secret. Se te planhiás a un adult o pièger a la regenta, de sièc passavas per un raportaire, un mainatjon ; qu'una vergonha !

D'unes maitins, benlèu que seriam plan demorats al lièit. Mas que malautegèssem, que nos planhèssem d'endacòm o tosseguèssem un pecic, preniam lo risc d'una tisana amarguenta, d'un emplastre prusent de mostarda o d'una cura d'òli de fetge de merluça ; tan valiá encara, causir una maitinada d'escòla.

Lo maissant temps sufisiá pas tanpauc per nos'n dispensar. Los abrigalhs, las capetas e las bòtas cauchotadas - que siá dit en passant gardàvem tota la jornada dedins coma defòra - nos forçavan a caminar.

Lo camin crosava un valat e se podiá qu'un aigat l'uflèsse a tal punt que n'asonsèsse. Alavetz podiam far repè sens que degun nos repoteguèsse, tant es vertat qu'en gasant los grands aurián asagat e los pichons serián estats trempes duscas lo monilh. Encara baste qu'un adult desobrat s'imaginèsse pas d'i carrejar una fusta per nos improvisar un pontet !

La còla èra pas tojorn complèta. Èra normal qu'a l'epòca dels gròsses trebalhs (semenar los blats, amassar lo milh, vendemiar, fotjar, fenejar…) los grands manquèssen per adujar. Ni la familha, ni la regenta i trobavan a redire.

Sense cap de mòstra èram pas jamès tardièrs ; me demandi encara avuèi, cossí fasiam. Seguissiam benlèu l'adagi del vièlh pepin : "s'arribas d'ora, seràs a l'ora". E mai en nos vesent sul camin, indicàvem l'ora als fotjaires o als pastors solitaris perduts dins los campasses.

Lo ser, l'escòla acabada, landrejàvem pel camin ; segon las sasons las escasenças de s'amusar mancavan pas. Per la tardor manjàvem amoras dins las barralhas o panàvem un rasim a la vinha vesina… L'ivèrn rosegàvem qualques agranhons cofits per la gelada, cruissiam amb los pès lo glaç espés dels chaucasses, arrosegàvem las bòtas dins la nèu tota fresca, ne fasiam de bòlas e las nos getàvem… Al primtemps, abarràvem un cerièr, machegàvem mèrda de cocut, destutàvem grilhs, dondàvem las bèstias a bon dieu, levàvem nises d'agaça o de corbàs...

Mas de tota l'annada, lo camin del darrièr jorn d'escòla, la vèlha de las grandas vacanças, èra lo mès gaujós. Lo fasiam en corrent, lo sac gaireben void lo getàvem en l'aire e cantàvem : "Visca las vacanças, cap de peniténcia, los libres passan al fuòc, e la regenta a l'encòp."

Per préner lo camin, caliá esperar sièis ans ; a d'unes lor tardava, a d'autres… mens o brica. Qué que'n siá, s'endralhar pel primièr còp cap a l'escòla èra l'intronizacion dins lo mond dels grands. Aquel jorn, que pel primièr còp daissàvem los cotilhons mairals per se fisar a una regenta, aquel jorn nos cambiariá la vida. Trantalhàvem entre lo contentament de rejúnher los grands e lo lagui de descobrir lo malconegut. Al cap de qualque jorns, en risent o en plorant s'i caliá resignar ; lo plèc èra pres, ne preniam per uèit ans de l'escòla e de son camin !

L'escòla e son camin s'endevenián. A la rigor de l'escòla : trebalhar, demorar sietat, se calhar, levar lo dit per parlar… s'opausava la libertat del camin : correr de pertot, cridar, ríser, invictivar… L'escòla èra lo camin de l'instruccion, aprenias de legir, de comptar e de saber ; lo camin el èra l'escòla de la vida, t'apreniá lo viure amassa, la solidaritat, la fòrça, la rusa… te permetiá d'exprimir las jòias o las colèras e qualque paraulas grassas.

A saber se a l'escòla d'ara li manca pas un camin ?

Sur le chemin de l'école.

Je vais vous parler du chemin qui nous menait à l'école, par la campagne profonde, dans les années 1950-60. De six à quatorze ans, en dehors des vacances, qu'il pleuve, qu'il fasse chaud ou qu'il vente, nous prenions le chemin de l'école. Quatre fois par jour nous marchions une bonne demi-heure, à travers les champs, par des chemins de charrettes, des chemins de traverse et des sentiers.

Bien que nous ayons de bonnes jambes, pour raccourcir, plutôt que d'en faire le tour nous coupions les champs en diagonale. C'est évident que nous trépignions le blé ou le maïs mais ce n'était pas grave, les fermiers étaient si braves qu'ils ne nous grondaient pas.

Le matin en y allant et le soir en revenant, nous portions à la main ou sur le dos, le cartable. Y prenaient place le plumier, le cahier du soir et deux ou trois livres, pour pouvoir faire les devoirs et apprendre les leçons, récitations ou autres tables de multiplication. Sans oublier le goûter, il s'agissait bien souvent d'une tranche de pain avec deux ou trois carrés de sucre ou une "bille" de chocolat, le tout enveloppé dans un linge maintenu croisé par deux nœuds.

Nous étions une demi-douzaine, nous nous attendions de maisons en maisons, nous ne laissions personne tout seul. À tous nous nous donnions du courage, les plus motivés entraînaient les autres, les plus âgés faisaient respecter l'ordre et ainsi tout le groupe avançait. L'enthousiasme et l'innocence de l'âge animaient le chemin. Nous riions de tout et de peu. Nous discutions plus de bêtises que d'école, nous parlions comme les grands en répétant ce que nous avions entendu dire.

Toutefois tout n'était pas toujours parfait. Les enfants sont parfois, plus espiègles que compatissants et aussi nous n'en manquions pas une pour nous moquer d'un empoté, d'un écervelé ou du premier de la classe. Parfois s'il en advenait ainsi, les misères s'achevaient par des coups et des larmes, mais tout était vite oublié. Une loi implicite nous obligeait à nous taire, tout

ce qui se passait par le chemin devait demeurer secret. Si tu te plaignais à un adulte ou pire à l'institutrice, tu passais tout de suite pour un rapporteur, un bébé ; quelle honte !

Certains matins, peut-être que nous serions bien restés au lit. Mais que nous soyons un peu malades, que nous nous plaignions ou que nous toussions un peu, nous prenions le risque d'une tisane amère, d'un emplâtre cuisant de moutarde ou d'une cure d'huile de foie de morue ; tant valait-il encore choisir une matinée d'école.

Le mauvais temps ne suffisait pas non plus pour nous en dispenser. Les manteaux, les capes et les bottes de caoutchouc - que soit dit en passant, nous gardions toute la journée dedans comme dehors - nous forçaient à prendre le chemin.

Le chemin croisait un fossé et il se pouvait que de fortes pluies le gonflent à tel point qu'il en déborde. Alors nous pouvions faire demi-tour sans que personne ne nous gronde, tant il est vrai qu'en passant à gué les grands auraient pris l'eau (dans les bottes) et les petits auraient été trempés jusqu'au nombril. Et encore pourvu qu'un adulte désœuvré ne s'imagine pas d'y transporter une planche pour nous improviser un petit pont !

Le groupe n'était pas toujours complet. Il était normal qu'à l'époque des gros travaux (semer les blés, récolter le maïs, vendanger, sarcler, faire les foins…) les grands s'absentent pour aider. Ni la famille, ni l'institutrice n'y trouvaient à redire.

Sans aucune montre, nous n'étions jamais en retard ; je me demande encore aujourd'hui comment nous faisions. Nous suivions peut-être l'adage du vieux grand-père : « si tu arrives avant l'heure, tu seras à l'heure ». Et même, en nous apercevant sur le chemin, nous indiquions l'heure aux sarcleurs ou aux bergers solitaires perdus dans les grands champs.

Le soir, l'école terminée, nous flânions par le chemin ; selon les saisons les occasions de s'amuser ne manquaient pas. L'automne nous mangions des mûres dans les haies ou nous volions un raisin à la vigne voisine... L'hiver nous rongions quelques prunelles confites par la gelée, nous craquions de nos pieds la glace épaisse des flaques, nous trainions les bottes

dans la neige toute fraiche, nous en faisions des boules et nous nous les jetions... Au printemps, nous gaulions un cerisier, nous mâchions de la merde de coucou (gomme du cerisier), nous délogions des grillons, nous domptions des bêtes à bon Dieu (coccinelles), nous levions des nids de pie ou de corbeau...

Mais de toute l'année, le chemin du dernier jour d'école, la veille des grandes vacances, était le plus joyeux. Nous le faisions en courant, le cartable presque vide nous le jetions en l'air et nous chantions : « Vive les vacances, point de pénitence, les livres tous au feu et la maîtresse au milieu. »

Pour prendre le chemin, il fallait attendre six ans ; à certains ça leur tardait, à d'autres... moins ou pas du tout. Quoi qu'il en soit prendre le chemin vers l'école pour la première fois c'était l'intronisation dans le monde des grands. Ce jour, où pour la première fois nous quittions les jupons maternels pour nous confier à une institutrice, ce jour-là nous changerait la vie. Nous hésitions entre la satisfaction de rejoindre les grands et l'angoisse de découvrir l'inconnu. Au bout de quelques jours, en riant ou en pleurant il fallait se résigner ; le pli était pris, nous en prenions pour huit ans, de l'école et de son chemin !

L'école et son chemin se complétaient. À la rigueur de l'école : travailler, rester assis, se taire, lever le doigt pour parler… s'opposait la liberté du chemin : courir partout, crier, rire, invectiver… L'école était le chemin de l'instruction, tu apprenais à lire, à compter et à savoir ; le chemin était l'école de la vie, il t'apprenait le vivre ensemble, la solidarité, la force, la ruse... il te permettait d'exprimer les joies ou les colères et quelques gros mots.

À savoir si à l'école de maintenant il ne lui manque pas un chemin ?

Brigitte Vignier

Soi nascuda a la Trivala. Per las personas que coneisson pas (d'estrangièrs de segur), es lo mai polit quartièr de Carcassonna. Nòstre amic Gualdò l'a cantat. Quand èri pichoneta, i aviá fòrça comèrcis : doas espiçariás, doas fornariás, doas cordonariás, bocariá, etc. Èra un vertadièr vilatjòt. E naturalament, mon escòla mairala foguèt l'escòla de la Barbacana. Ma maire me menava e aval, i tornèri trapar mon vesin, un pichòt gitana que se sonova Miquel. Miquel èra mon primièr amic. Sus totas las fòtos de classa d'aquela epòca es a costat de ieu tot timidòt. Sèm totjorn amics, mas nos vesèm pas sovent.

Aprèp, foguèt la « granda escòla » : Jean Jaurès l'escòla primària. Aqueste còp, èri una granda filha. I anavi tota soleta. Lo camin m'apareissiá long, plan long ! Caliá passar lo Pont Nòu. Èra l'aventura per una trivalenca. Èra coma se anavi a la vila. La vista de l'aiga que rajava dejós lo pont me fasiá virar la tèsta. La traversada de la placeta Gambetta èra magica. Descobrissiái los arbres grandasses, las fonts que rajavan elas tanben, los cicnes, blancs, negre (n'i aviá pas qu'un).

E aital, ai començat mon CP. Tot se passava plan fins al moment que aguèri de mal de caissal de tria. Ma maire, que viviá un periòde de man anar, m'a gardada a l'ostal una bona mesada.

Lo retorn a l'escòla foguèt un pauc « Ròc en Ròll ». La regenta (semblava una marrida breisha) me faguèt passar unis tèstes per véser s'èri pas un pauc innocenta.

Èri pichoneta, mas, ai comprés, qu'aquò, marcava mal per ieu !

Nom d'una petarèla ! M'an presa per una caluga !

M'an fait doblar lo CP ! Pensi que soi lo sol enfant qu'a doblat lo CP !!

Ne'n gardi una rancuna ferotja e duradissa per aquela regenta e soi pas rancurosa de costuma.

La seguida de mon escolaritat jean-jauresiana foguèt normala enfin !

Faguèri la coneissença de Marisa. Èra tan maurèla de pel e de pèl qu'èri rossa e ròsa.

Demorava de l'autre costat de la rota de Narbona. Pauc a chapauc, prenguèrem la costuma al fial de l'an de classas de se'n anar ensem cap a l'escòla. Èrem jovenòtas. Se fasiá pas encara d'anar en cò de sas amigas per la nuèit. Cadun demorava dins son ostal amb sos parents.

Puèi, venguèt lo passatge a la seisena. Novèla aventura ! Lo camin s'alonguèt. Ara, cap al « pichon licèu » ! Carrièra de Verdun, me vaquí !

Acabats los arbres, acabats los cicnes e las fonts efervescentas !

Bonjorn la vila ! Aquí descobriguèri un fum de botigas de totas menas. Las gents sortissián de pertot ! I aviá una animacion permanenta. E ara, èra aquò que me fasiá virar lo cap. La densitat de la populacion, sa vitalitat !

Mas caliá partir mai d'ora. Lo pichòt licèu èra mai luènh. Èra complètament denaut la carrièra Verdun. E la Marisa e ieu, e nòstra saca plan conflada al cap del braç, percorrèrem aquela carrièra grandassa.

L'interès d'aquel trajècte èra, al cap de la carrièra : una fornariá. Cada jorn i crompàvem siá banuts, siá pans al chocolat. Tota l'escòla se fornissiá en cò d'aquela botiga. Èra tota pichoneta. Se vesiá pas tròp dempuèi la carrièra. Caliá davalar doas o tres grasas. E aqui, las odors… suavas, la vision … la del paradís. I aviá doas fornariás e una pastissariá a la Trivala, mas aquela, aprèp la remontada de la carrièra Verdun, aviá la valor de recompensa. Èra nòstra medalha d'aur, nòstra corona de laurièr, nòstra bandièra sur la Luna.

Gràcia a aqueste fornariá e l'amistat de Marisa, mas annadas al collègi foguèron mai leugièras e risolièras.

Je suis née à la Trivalle. Pour les personnes qui ne connaissent pas (des touristes certainement), c'est le plus joli quartier de Carcassonne. Notre ami Gualdo l'a chanté. Quand j'étais petite, il y avait énormément de commerces : deux épiceries, deux boulangeries, deux cordonneries, boucherie, etc. C'était un véritable petit village. Et naturellement, mon école maternelle fut l'école de la Barbacane. Ma mère m'y amenait et là-bas, j'y retrouvais mon voisin, un petit gitan qui s'appelait Michel. Michel était mon premier ami. Sur toutes les photos de classe de cette période, il est à côté de moi, tout timide. Nous sommes toujours amis, mais nous ne nous voyons pas souvent.

Après, ce fut la « grande école » : Jean-Jaurès, l'école primaire. Cette fois, j'étais une grande fille. J'y allais toute seule. Le chemin me paraissait long, bien long ! Il fallait passer le Pont Neuf. C'était l'aventure pour une Trivallienne. C'était comme si j'allais à la ville. La vue de l'eau qui coulait sous le pont me faisait tourner la tête. La traversée du square Gambetta était magique. Je découvrais les très grands arbres, les fontaines qui coulaient elles aussi, les cygnes, blancs, noir (il n'y en avait qu'un).

Et ainsi, j'ai commencé mon CP. Tout se passait bien jusqu'au moment où j'ai eu un mal de dent terrible. Ma mère, qui vivait une période difficile, m'a gardée à la maison un bon mois.

Le retour à l'école fut un peu « Rock'n Roll ». L'institutrice (elle ressemblait à une méchante sorcière) me fit passer quelques tests pour voir si je n'était pas un peu débile.

J'étais petite, mais, j'ai compris que cela, ça marquait mal pour moi ! Nom d'une pétrolette ! Ils m'ont prise pour une idiote !

Ils m'ont fait doubler le CP ! Je pense que je suis la seule enfant qui a doublé le CP !

J'en garde une rancune féroce et durable pour cette enseignante, et je ne suis pas rancunière d'habitude.

La suite de ma scolarité Jean-Jaurésienne fut normale, enfin !

Je fis la connaissance de Maryse. Elle était aussi brune de peau et de cheveux que j'étais rousse et rose.

Elle demeurait de l'autre côté de la route de Narbonne. Peu à peu, nous prîmes l'habitude au fil de l'an et des classes de cheminer ensemble jusqu'à l'école. Nous étions jeunes. Cela ne se faisait pas encore d'aller chez ses amies pour la nuit. Chacun restait dans sa maison avec ses parents.

Puis, vint le passage à la sixième. Nouvelle aventure ! Le chemin se rallongea. Maintenant, je vais au « petit lycée » ! Rue de Verdun, me voilà ! Finis les arbres, finis les cygnes et les fontaines effervescentes ! Bonjour, la ville ! Là, je découvris des boutiques innombrables, de toutes sortes. Les gens sortaient de partout ! Il y avait une animation permanente. Et maintenant, c'était cela qui me faisait tourner la tête : la densité de la population, sa vitalité !

Mais il fallait partir plus tôt : le petit lycée était plus loin. Il était complètement en haut de la rue de Verdun. Et Maryse et moi, et notre cartable bien chargé à bout de bras, nous parcourûmes cette très grande rue.

L'intérêt de ce trajet était, tout au bout de la rue : une boulangerie. Chaque jour, nous y achetions soit des croissants soit des pains au chocolat. Toute l'école se fournissait dans cette boutique. Elle était toute petite. Elle ne se voyait pas trop depuis la rue. Il fallait descendre deux ou trois marches. Et là, les odeurs... douces, la vision... celle du paradis. Il y avait deux boulangeries et une pâtisserie à la Trivalle, mais celle-là, après la remontée de la rue de Verdun, elle avait valeur de récompense. C'était notre médaille d'or, notre couronne de laurier, notre drapeau sur la Lune.

Grace à cette boulangerie et à l'amitié de Maryse, mes années au collège furent plus légères et souriantes.

Dany Vinet

Sur les chemins de l'école

L'école buissonnière... Je n'y ai jamais songé. Il n'y avait pas de buissons, ni de forêts sur mon trajet. Pourtant, sur le chemin de la connaissance, du temps, j'en ai passé. Sur celui de l'imaginaire, dans les rêves, je me suis évadée…

Sur les deux kilomètres qui reliaient l'école à ma maison, la route déroulait son tapis d'asphalte. Pas de papillons à attraper, pas de fleurs à cueillir.

Non, je partais à bicyclette, celle que le père Noël m'avait apportée. Un beau vélo tout rouge ! Je l'enfourchais vers 8h10 sur cinq cents mètres, à toute vitesse. Les voitures ne me doublaient pas : on en croisait autant que de guépards dans le désert ! Seules, les NOREV de mon frère constituaient un parc auto très important !

Après cinq cents mètres, je quittais la rue de Melbourne, pour enfiler celle de New-York : des noms qui me faisaient voyager... A cette époque, j'étais abonnée à une revue consacrée à la connaissance du monde. L'Australie et les USA m'avaient confié de multiples renseignements qui alimentaient mes rêves. Entre l'Océanie et l'Amérique, pas de mer, ni d'océan, ni même de pont, juste un cortège de façades noirâtres et de volets gris. Le torula, champignon nourri aux vapeurs d'alcool, endeuillait toits et murs de toute la ville. Pourtant, pas de tristesse... Ma ville était riche. De belles maisons bourgeoises exhibaient leurs toits d'ardoise, leurs cours exotiques, derrière de hautes clôtures de béton.

Rue de New-York, je faisais une première halte. Carmen m'attendait (parfois s'impatientait...). Mon vélo se transformait en taxi. Nous amarrions nos sacs avec des tendeurs. Lorsque j'avais du retard, nous dévalions la rue à deux sur une bicyclette et les sacs coincés entre nous.

- camarades
- histoires
- imagination
- revisions
- ville
- vélo

Au seuil de la classe, Nikolaï Bogdanov-Belski (1865-1945), 1897

Le second arrêt avait lieu rue du Nord. Cette fois, nous entrions au pays des Esquimaux. Igloo, Marie-Anne. Nos trois sacs empilés sur mon vélo-traîneau, nous parcourions le second kilomètre à pied. Tout comme Apoustiak, nous étions libres. Nous allions à notre rythme. Pas de parents pour nous mettre au pas !

Que de projets échafaudés, de poésies récitées, de tables révisées, d'histoires racontées ! Nous parlions du Club des cinq, du Clan des sept, de Shirley, du Voyage de Jules Verne en ballon. « La piste aux étoiles » vue chez la voisine qui possédait un poste de télévision, alimentait nos conversations. Thierry la Fronde, Zorro étaient nos héros. Nous parlions aussi de nos vacances chez nos grands-parents, des pique-niques au bord de la rivière. Pas de jeux vidéo, pas de téléphones…

Le roi François sur son cheval nous saluait. Nous rêvions de princesses. Le cœur de la ville battait au rythme des pas des femmes qui allaient au marché. Derrière les vitrines des « DAMES DE FRANCE », les mannequins arboraient des tenues très chics. Mais la mode ne nous intéressait pas. Nous portions des blouses cousues par nos mères. Les miennes étaient très colorées avec un beau col blanc. La joaillerie retenait plus longtemps notre attention. Bracelets, montres, colliers faisaient naître des étoiles dans nos yeux.

Deux fois par jour, nous empruntions cet itinéraire. La cantine était trop bruyante (dans un ancien préau fermé) et nous préférions les bons petits plats concoctés par notre mère qui étaient au foyer.

Après trois quarts d'heure de marche et quelques tours de pédales, bénéfiques pour la santé et pour la cohésion de notre trio, nous entrions en classe sans un mot, en rang et prêtes à écouter le cours magistral. La mixité n'était pas encore à l'ordre du jour. Petites abeilles affairées, nous butinions dans la ruche du savoir, disciplinées, mais l'esprit vagabond.

Index

Le chemin par tous les temps

- ❊ Aube — page : 46
- ❊ Accident — pages : 32-54-70-76
- ❊ Arrêts forcés (embouteillages, feux) — pages : 15-91-92
- ❊ Dernier jour d'école — pages : 96-101
- ❊ Première rentrée — pages : 63-99-101
- ❊ Saisons — pages : 51-82-88-94-96

Points de départ

- ❊ Campagne — pages : 11-54-70-76-94-101
- ❊ Ecole — pages : 17-48-59
- ❊ Mer — pages : 6-52
- ❊ Montagne — pages : 24-36
- ❊ Quartier — pages : 36-107
- ❊ Village — pages : 5-9-21-46-47-52-65
- ❊ Ville — pages : 36-43-51-80-88-89-96-99-107-111

Façons de cheminer

- ❊ À pied — pages : 24-36-41-43-52-54-65-77-92
- ❊ Camion / Camion militaire — pages : 6-92
- ❊ Car — pages : 6-47-52-70
- ❊ Imagination — pages : 11-48-111

❊Mobylette page : 59
❊ Skis page : 36
❊ Tilbury ou char à bancs pages : 54-94
❊ Train page : 59
❊ Vélo pages : 32-51-77-111
❊ Voiture pages : 5-9-15-21-32-36-38-46-54-59-91

Compagnons de route

❊ Amoureux/se pages : 6-47
❊ Camarades pages : 21-24-36-38-43-51-65-76-82-96-101-107-111
❊ Frère/sœur pages : 6-15-21-32-41-51-54-70-82-91
❊ Instituteur page : 65
❊ Grand-père/mère pages : 15-82-91-99
❊ Père/mère pages : 9-11-21-32-38-51-54-63-70-82-89-91-107

La vie en chemin

❊ Attente page : 59
❊ Bagarres, disputes pages : 12-21
❊ Bonbons pages : 51-52-82-89-96
❊ Cancans page : 101
❊ Capture d'insectes pages : 12-101
❊ Chants page : 43
❊ Chasse aux oiseaux pages : 65-101
❊ Cueillette pages : 24-76-82-101
❊ Ecoute (musique, radio, histoires) pages : 9-15-21
❊ Farces pages : 65-101
❊ Fauteuil roulant page : 63

❊ Frayeur page : 54
❊ Fruits page : 6
❊ Histoires pages : 9-65-92-111
❊ Goûter pages : 24-101
❊ Jeux pages : 12-24-52-59-101
❊ Pleurs page : 89
❊ Rencontres pages : 6-12-38-51-52-76-82-89-96-101
❊ Révisions pages : 43-111
❊ Tenue pages : 51-63-80-82-89-99-101
❊ Viennoiserie pages : 47-107

D’une école l’autre

❊ Ecole buissonnière pages : 6-41-47
❊ Escapade page : 52

éditions *GArae* Hésiode

Carcassonne - janvier 2021

Composition réalisée par Christine Bellan, Ethnopôle *GArae*

ETHNO PÔLE

Musée de l'École DE CARCASSONNE

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE
FDVA FONDS POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA VIE ASSOCIATIVE
CARCASSONNE Patrimoine Mondial
Soutenu par MINISTÈRE DE LA CULTURE
AUDE Le département
carcassonne agglo
La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée